Zeitschrift: Entretiens sur l'Antiquité classique

Herausgeber: Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique

Band: 41 (1996)

Artikel: Sur une interprétation historique de Pausanias dans sa description du Dêmosion Sêma athénien

Autor: Knoepfler, Denis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-661040

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VIII

DENIS KNOEPFLER

SUR UNE INTERPRÉTATION HISTORIQUE DE PAUSANIAS DANS SA DESCRIPTION DU *DÊMOSION SÊMA* ATHÉNIEN

Pour étudier la méthode historique de Pausanias ou, disons mieux, la façon – qui paraît relativement originale – qu'a le Périégète d'intégrer les données de l'histoire dans la présentation des sites qu'il visite et des monuments qu'il rencontre, tous ces *théôrêmata* dont la description (le plus souvent, on le sait, assez succincte) constitue la trame de son œuvre, le chapitre 29 du livre I, relatif au cimetière public d'Athènes, n'est sans doute pas le moins instructif.

Comme cela a été souvent relevé[1], en effet, il y avait peu d'endroits non seulement en Attique mais dans toute la Vieille Grèce qui fussent plus chargés d'histoire – de grande histoire – que ce *Dêmosion Sêma* où chaque tombeau évoquait un moment,

[1] En dernier lieu, ici même, par D. Musti dans le 1er exposé. Cf. aussi Chr. HABICHT, *Pausanias' Guide to Ancient Greece* (Berkeley - Los Angeles 1985), 23-24 : "This chapter has been called *the memorial plaque of Athenian victories and defeats, full of ethical spirit*", citation tirée de l'article fondamental de O. REGENBOGEN, *RE* Suppl.-Bd. VIII (1956), *s.v.* 'Pausanias', 1010.

glorieux ou tragique, du passé athénien, permettant ainsi au visiteur de se remémorer au cours d'une seule promenade l'histoire militaire de la plus prestigieuse des cités de l'Hellade (un peu à la manière dont on parcourt aujourd'hui certaines allées du cimetière du Père Lachaise à Paris pour méditer sur les grands noms du XIXe siècle français). Presque autant qu'une description au sens strict du terme, le passage en question est donc un *logos*, un excursus de caractère historique, où la chose lue prend à tout instant le relais de la chose vue. Au surplus, Pausanias pouvait difficilement ignorer qu'il n'était pas tout à fait le premier à s'intéresser aux nécropoles d'Athènes et à leurs édifices souvent remarquables. Sans même parler du fameux témoignage de Thucydide sur le *Dêmosion Sêma* (II 34) – texte dont on trouve du reste l'écho assuré dans la *Périégèse* (29, 4) —, une tradition écrite assez étoffée s'était développée là-dessus dès la haute époque hellénistique. On connaît en tout cas l'auteur et le titre d'un ouvrage spécialement consacré aux monuments funéraires, à savoir Diodôros le Périégète et son Περὶ μνημάτων[2]; et l'on peut présumer qu'au début du IIe siècle avant J.-C. le grand Polémon d'Ilion n'avait pas négligé complètement cette partie si originale des antiquités de l'Attique.

Bien que, fait notable, Pausanias ne cite aucun de ses devanciers, on ne saurait guère douter qu'il ait eu, au moins occasionnellement, recours à leurs lumières[3]. Ce qui le rend infiniment probable, c'est que vers 150-160 après J.-C., date de la rédaction de son livre I, le cimetière du Céramique était loin d'être intact. Non seulement l'usure du temps mais l'action des hommes

[2] Pour une datation plus précise de ce traité, voir ci-après p. 305 et n. 84.

[3] Cela semble très généralement admis, même par les critiques qui sont les moins enclins à réduire la part personnelle du Périégète : cf., par exemple, Fr. Chamoux dans *Pausanias, Description de la Grèce*. I : *L'Attique* (*CUF*, Paris 1992), 227, à propos justement de Diodôros : «un traité (...) dont Pausanias a pu s'inspirer», ou W.K. Pritchett, *The Greek State at War* IV (Berkeley and Los Angeles 1985), 179. Sur les sources de Pausanias au *Dêmosion Sêma*, voir notamment N. Loraux, *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la «cité classique»* (Paris - La Haye 1981), 21 sq. et 357 sq. n. 34-35, avec la bibliographie essentielle.

avaient dû endommager, sinon détruire entièrement, plusieurs *mnêmata*. Certes, on peut admettre qu'en 338/7 avant J.-C. les Athéniens s'efforcèrent de toucher le moins possible au *Dêmosion Sêma* quand, sous la menace d'une attaque de Philippe II, ils furent obligés de toucher aux nécropoles pour creuser un fossé autour des remparts de la cité – encore qu'Eschine n'hésite pas à accuser Démosthène d'avoir, ce faisant, «détruit des tombes publiques» (*Or.* III [*In Ctes.*] 236 : ταφὰς δημοσίας ἀνελόντα)[4]. Mais, à coup sûr, Philippe V n'eut pas les mêmes égards quand, en l'an 200, il essaya de s'emparer d' Athènes par surprise en attaquant la ville du côté du Dipylon : les dommages commis dans les nécropoles sont explicitement mentionnés chez Tite-Live (XXXI 24, 18 : *dirutaque non tecta solum sed etiam sepulcra*), de même que chez Diodore (XXVIII 7 : τὴν Ἀκαδημίαν ἐνέπρησε καὶ τοὺς τάφους κατέσκαψεν)[5]. Et lors du siège et de la prise de la ville par Sylla en 86, le Céramique ne fut pas non plus épargné[6]. Bref, on peut se demander ce qu'il en restait deux siècles plus tard. Il est curieux (et un peu inquiétant, à la réflexion) que Pausanias ne fasse pas la moindre allusion à ces vicissitudes et qu'il décrive la route de l'Académie comme s'il la trouvait à peu près dans l'état où Platon l'avait laissée plus d'un demi-millénaire avant sa propre visite[7].

[4] Cf. aussi Lycurgue, *In Leoc.* 43, disant qu'alors les morts eux-mêmes vinrent au secours de la patrie en cédant leurs tombeaux. De cette opération menée par Démosthène comme préposé aux murailles il subsiste des traces archéologiques, repérées notamment près du Dipylon : cf. D. Ohly, *AA* 80 (1965), 302-303, et, plus récemment, G. Touchais, *BCH* 107 (1983), 750, et 113 (1989), 586; en général, U. Knigge, *Der Kerameikos von Athen. Führung durch Ausgrabungen und Geschichte* (Athen 1988), 41-42 et 55.

[5] Les deux récits (celui de Polybe est ici perdu) offrent quelques divergences, notamment en ce qui concerne le sort fait à l'Académie. Pour la topographie et l'histoire de celle-ci, voir la mise au point récente de M.-Fr. Billot dans R. Goulet, *Dictionnaire des philosophes antiques* I (Paris 1989), 693 sqq. et notamment 728 sur cet épisode. J. Briscoe, *A Commentary on Livy Books XXXI-XXXIII* (Oxford 1973), 121, note que le roi s'en prit non seulement au Céramique, mais à toutes les nécropoles qu'il rencontra sur sa route.

[6] Cela ressort assez clairement de Plutarque, *Sylla* 14, 1-6, car c'est par le Céramique que les Romains pénétrèrent dans la ville; et précédemment Sylla avait fait raser le faubourg boisé de l'Académie (*Sylla* 12, 4, et Appien, *Mithr.* 30); cf. M.-Fr. Billot [n. 5].

[7] En tout cas, il ne fait là état d'aucun tombeau, collectif ou individuel, qui soit sûrement postérieur au IIIe s. avant notre ère; pour Chr. Habicht [n. 1], les plus récents sont deux monuments des années 280 mentionnés en 29, 10 et 13. – Relevons toutefois l'exception

C'est dire qu'en dépit des éclaircissements – certes précieux mais jusqu'ici de portée plutôt limitée – qu'a fournis l'exploration encore très partielle du site où s'étendait le *Dêmosion Sêma*[8], cette section de la *Périégèse* pose de réels problèmes archéologiques et historiques, comme les récents commentaires du livre I[9] l'ont bien mis en évidence sur la base de travaux plus spécialement consacrés aux funérailles 'nationales' chez les Athéniens : ainsi la dissertation de R. Stupperich, *Staatsbegräbnis und Privatgrabmal im klassischen Athen*[10] et, plus récemment, l'étude très fouillée mais parfois discutable de Chr. W. Clairmont, *Patrios Nomos*[11], auxquelles s'est encore ajouté le tome IV, essentiellement consacré au 'Burial of Greek War Dead', du manuel de W.K. Pritchett sur la

que constitue (ou semble constituer) le ou les tombeau(x) pour le contingent athénien qui aurait appuyé les Romains dans une guerre contre un de leurs voisins puis dans une bataille navale contre les Carthaginois (I 29, 14). Il va sans dire qu'une telle participation est inconcevable avant 200 (on a suggéré 149-146 : cf. W.K. Pritchett [n. 3], 148 n. 164, avec la bibliographie), mais le commentaire de Pausanias, fondé sur une tradition apparemment orale (φασὶ δὲ Ἀθηναῖοι), est si vague qu'on peut douter qu'il ait vu ce(s) monument(s), dont l'existence même est dès lors sujette à caution.

[8] Depuis la publication de la synthèse si commode de J. Travlos, *Bildlexikon zur Topographie des antiken Athens* (Tübingen 1971; cf. en particulier p. 299 sqq. et le plan p. 318 fig. 417) et des travaux signalés ci-après, la découverte archéologique de beaucoup la plus importante pour la topographie du *Dêmosion Sêma* est celle de l'enclos funéraire de la famille de l'orateur Lycurgue aux abords immédiats de l'Académie, tout près de laquelle aussi Pausanias (I 29, 15-16) signale le tombeau de ce personnage, dont on sait par d'autres sources qu'il fut effectivement enterré aux frais de l'État, comme déjà deux de ses ascendants : cf. A.P. Matthaiou, *Horos* 5 (1987), 31-44 et pl. 8-11 (*SEG* XXXVII 160-162); déjà connu de F. Chamoux [n. 3], 232, l'article en question n'a pu être utilisé par M.-Fr. Billot dans son travail imprimé en 1989; bibliographie complémentaire chez A. Scholl, *JdI* 109 (1994), 252. Pour les fouilles les plus récentes (1987) dans ce secteur, cf. A. Pariente, *BCH* 116 (1992), 841, et 117 (1993), 769 sqq. Une importante fouille est en cours (1994) immédiatement au nord-ouest du chantier du Céramique, à l'angle des rues Peiraiôs et Plataiôn.

[9] Outre celui, tout récent, de la *CUF* [n. 3], voir surtout N. Papachatzis, Παυσανίου Ἑλλάδος Περιήγησις, Ἀττικά (Athènes 1974; réimpr. 1982); D. Musti - L. Beschi (edd.), *Pausania, Guida della Grecia, Libro I, l'Attica* (Milano 1982); E. Meyer - F. Eckstein (Hrsgg.), *Pausanias, Reisen in Griechenland* I. *Bücher I-IV* (Zürich - München 1986).

[10] Diss. Münster 1977, avec des considérations intéressantes sur le ch. 29 de Pausanias (cf. en particulier p. 28), mais pas de commentaire systématique des monuments attestés.

[11] *Public Burial in Athens during the Fifth and Fourth Centuries B.C. The Archeological, Epigraphic-literary and Historical Evidence* I-II (B.A.R. International Series 161. Oxford 1983); compte rendu substantiel de R. Stupperich, *Gnomon* 56 (1984), 637 sqq.

conduite de la guerre en Grèce ancienne[12]. Mon propos n'est donc nullement de reprendre l'ensemble de la question, même au point de vue exclusif des connaissances historiques de Pausanias en la matière. Je voudrais n'examiner ici qu'un seul des monuments décrits par le Périégète, mais à coup sûr l'un des plus célèbres – et qui me semble, dans la perspective de nos entretiens sur *Pausanias historien*, d'un intérêt tout particulier. En outre, c'est pour moi l'occasion rêvée de mettre à l'épreuve une exégèse que j'ai conçue voici près de vingt ans en travaillant sur les textes qui se rapportent à l'histoire de l'Eubée[13]. Et le hasard veut que je puisse le faire en présence d'un de ceux qui ont le plus constamment soutenu ces travaux, le professeur François Chamoux, par ailleurs éminent connaisseur de l'œuvre de Pausanias. Mais qu'il ne se sente en rien lié par cet hommage : j'attends de lui, comme des autres participants, une critique qui, pour être bienveillante, n'en sera pas moins franche et objective.

Le monument en question est l'un des rares pour lesquels Pausanias donne une indication topographique tant soit peu précise, indice – sinon preuve – qu'il put encore le voir debout. Ce tombeau se trouvait μετὰ δὲ τοὺς ἀποθανόντας ἐν Κορίνθῳ (I 29, 11), «après les morts de la guerre de Corinthe», monument relativement bien connu puisque l'on a retrouvé en 1907 dans les fouilles du Céramique, à environ 200 m au nord-ouest du Dipylon, le couronnement inscrit de la stèle pour ces Athéniens tombés en 394 «à Corinthe et chez les Béotiens»[14]; mais le lieu de trouvaille de ce fragment ne nous est pas d'un très grand secours, car il semble par ailleurs probable (sinon aussi assuré qu'on le prétend trop souvent) que tous les tombeaux vus par Pausanias se trouvaient

[12] [n. 3], notamment p. 145 sqq. ('Monuments reported by Pausanias').

[13] En vue d'un recueil (entrepris d'abord sous la direction du professeur O. Reverdin, puis continué sous ma responsabilité à l'Université de Neuchâtel avec l'appui du FNSRS) des *testimonia* concernant Érétrie et l'Eubée centrale, à paraître dans la série *Eretria*.

[14] *IG* II^2 5221; pour le lieu de trouvaille, cf. E. Mastrokostas, *AEphem.* 1955 [1961], 197 n. 1. Voir notamment J. Travlos [n. 8], p. 321 fig. 422; M. Guarducci, *Epigrafia greca* II (Roma 1969), 168 fig. 41; R. Stupperich, *Staatsbegräbnis*, 17 avec la n. 3; Chr. W. Clairmont, *Patrios Nomos*, 209-212 n° 68a et pl. 2.

déjà à une plus grande distance du Dipylon, au-delà de ce sanctuaire d'Artémis Kallistè qu'il situe sur la route descendant vers l'Académie (I 29, 2) et dont la position est connue[15]. C'est donc de façon très approximative seulement que l'on peut localiser le *mnêma* qui nous intéresse. Il s'agissait d'un monument dont «une épigramme en distiques élégiaques signalait, écrit Pausanias, que la même stèle avait été dressée pour les gens que voici» (στηλὴν ἐπὶ τοῖσδε ἑστάναι τὴν αὐτὴν σημαίνει τὰ ἐλεγεῖα). Comme l'a marqué en dernier lieu Fr. Chamoux[16], le Périégète est attentif à relever la présence d'épigrammes et il y a tout lieu de penser qu'une bonne partie de sa phrase est empruntée directement (ou indirectement, peu importe) au poème en question[17]; de fait, les mots στήλην ἐπὶ τοῖσδε entrent parfaitement dans le rythme dactylique et pourraient avoir constitué la fin du premier hexamètre. Cet emprunt littéral peut éventuellement expliquer, d'autre part, la hardiesse de la construction de l'ensemble, encore que ce type d'anacoluthe ne soit pas rare dans la *Périégèse*[18] (en tout cas, je ne

[15] Ce sanctuaire a en effet pu être localisé avec une précision satisfaisante (grâce à des stèles votives) à env. 250 m au nord-ouest du Dipylon, sur le côté gauche de la route antique; cf. A. Philadelpheus, *BCH* 51 (1927), 155-163. Selon J. Travlos [n. 8], 301, "Pausanias spricht ausschliesslich über den Teil des Demosion Sema, der zwischen dem Heiligtum der Kalliste und dem Eingang der Akademie liegt". Certes, cela a quelques chances de correspondre à la vérité puisque les tombeaux situés sur le premier tronçon de la route furent très tôt enfouis sous un épais remblaiement, mais on ne saurait guère, à mon avis, l'inférer du texte même, car le Périégète décrit ici les choses κατὰ ἔθνος, d'abord les *hiéra* (29, 2), puis les *taphoi* (29, 3 sqq.) : le sanctuaire de Kallistè ne marque pas le point de départ de sa visite de la nécropole (R. Stupperich, *Staatsbegräbnis*, 25 n. 9, laisse la question ouverte).

[16] [n. 3], 229, avec renvoi à I 43, 8, où Pausanias fait état de l'épigramme (τὰ ἐλεγεῖα) relative à Coroibos sur l'agora de Mégare, qui est très certainement celle que nous a conservée l'*Anth.Pal.* (VII 154) : cf. D.L. Page (ed.), *Further Greek Epigrams* (Cambridge 1981), 388 sqq., ainsi que l'a démontré Fr. Chamoux lui-même, dans *Hommages à L. Lerat* (Besançon - Paris 1984), 181-187, contre les doutes de Page.

[17] L'emprunt a été expressément admis, en particulier pour ce qui est de l'expression ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις τῆς Ἀσιανῆς ἠπείρου, par H. Hitzig [n. 33], et beaucoup d'autres après lui (Von Domaszewski, Weber, Mastrokostas, etc.). D'une manière générale, cf. R. Stupperich, *Staatsbegräbnis*, 12, avec la n. 11 (II), 10, où il renvoie à notre passage : "Wahrscheinlich hatte er manche seiner Informationen in diesem Abschnitt aus Epigrammen".

[18] Voir O. Strid, *Über Sprache und Stil des Periegeten Pausanias*, Acta Univ. Upsal., Stud. Gr. 9 (Uppsala 1976), 29 sqq. (avec renvoi à notre passage en p. 30). C'est ce que l'auteur appelle "die Verselbständigung des δέ-Gliedes", où il voit une imitation probable de Thucydide (cf. aussi p. 99).

vois aucune raison de suspecter, comme on l'a fait parfois, le texte des manuscrits[19]) : ἐπὶ τοῖσδε est tout d'abord développé par τοῖς μὲν ἐν Εὐβοίᾳ καὶ Χίῳ τελευτήσασι, «pour ceux qui ont trouvé la mort en Eubée et à Chios»; puis, au lieu du balancement attendu, une phrase indépendante – mais dont τὰ ἐλεγεῖα est de nouveau le sujet – mentionne deux autres groupes de défunts, «ceux qui ont péri sur les confins du continent asiatique, ceux qui sont morts en Sicile» (τοὺς δὲ ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις τῆς Ἀσιανῆς ἠπείρου διαφθαρῆναι δηλοῖ, τοὺς δὲ ἐν Σικελίᾳ).

La description de Pausanias aurait pu s'arrêter là, comme cela se produit pour d'autres monuments qui sont seulement mentionnés d'un mot (ainsi en 29, 13). Le plus souvent, toutefois, le Périégète a tenu à commenter ces épitaphes en rappelant d'une façon ou d'une autre à quel moment et dans quelles circonstances les défunts laissèrent leur vie. En l'occurrence, la chose lui paraît si claire qu'il ne prend même pas la peine d'instruire son lecteur sur les diverses opérations auxquelles fait allusion l'épigramme : il ne doute pas un seul instant d'avoir affaire au *mnêma* des morts de la grande expédition de Sicile, car ayant fait mention de la stèle il note aussitôt qu'«y sont inscrits (tous) les stratèges, à l'exception de Nicias, et parmi les soldats, les Platéens au même titre que les citoyens» (29, 12 : γεγραμμένοι δέ εἰσιν οἵ τε στρατηγοὶ πλὴν Νικίου, καὶ τῶν στρατιωτῶν ὁμοῦ τοῖς ἀστοῖς Πλαταιεῖς). Et pour expliquer le sort particulier fait à Nicias, il rapporte – en invoquant à l'appui de ses dires l'autorité de Philistos de Syracuse[20] (chez Thucydide, en effet, il n'y avait rien qui permît de justifier une telle différence de traitement entre les deux commandants athéniens, qui, selon lui, furent au contraire forcés l'un et l'autre de capituler à très peu de temps d'intervalle et dans des conditions somme toute fort semblables[21]) – comment le célèbre et malheu-

[19] Ainsi encore W.K. Pritchett [n. 3], 147 n. 160 : "We know that there are so many lacunae in the text of Pausanias that one may question whether there is one after τελευτήσασι".

[20] *FGrHist* 556 F 53. Pour le contenu exact de cette citation et le problème de l'utilisation de Philistos par Pausanias, voir ci-après pp. 303 sqq. et 312.

[21] La seule différence que laisse apparaître le récit de Thucydide porte sur l'aspect juridique

reux stratège se constitua volontairement prisonnier (αἰχμάλωτος ἑθελοντής), action indigne qui lui aurait valu une véritable *damnatio memoriae*, à laquelle échappa, en revanche, son collègue Démosthénès, puisqu'après avoir négocié la convention (σπονδαί) assurant la vie sauve à ses troupes, celui-ci aurait tenté de se suicider. Voilà ce qui, pour le Périégète, rendait compte de l'absence surprenante du nom de Nicias dans la liste des morts censée venir à la suite de l'épigramme paraphrasée par ses soins.

Rien ne devrait donc être plus simple que de dater ce monument destiné à honorer les victimes d'une catastrophe aussi célèbre dans les annales de l'histoire ancienne. Or, la chose n'a cessé de faire le désespoir des érudits depuis un siècle que l'on étudie de près le témoignage de Pausanias. Certes, un *terminus post quem* qui paraît de prime abord infranchissable est fourni par l'échec de l'expédition de Sicile et la mort de ses chefs en septembre 413. Au surplus, on sait par Pausanias lui-même qu'il y avait au *Dêmosion Sêma* un autre monument, érigé sans doute à la fin de 414, pour «les soldats vainqueurs des Syracusains avant l'arrivée de Démosthénès en Sicile» au début de l'été 413 (I 29, 13 : καὶ οἱ πρὶν ἐς Σικελίαν

de la reddition : si, dans le cas de Démosthénès, il y eut conclusion d'une véritable convention (ὁμολογία) avec les Syracusains et leurs alliés (VII 82), Nicias, de son côté, se rendit exclusivement au Lacédémonien Gylippe en lui demandant de mettre fin au massacre de ses troupes, sans qu'intervienne une véritable capitulation (*ibid.* 85, où la nuance est clairement marquée : cf. P. Ducrey, *Le traitement des prisonniers de guerre dans la Grèce antique*, Paris 1968, 76 sqq.). L'historien athénien est donc non seulement muet sur une tentative de suicide de la part de Démosthénès (que rapporte aussi Plut. *Nic.* 27, 2, sans doute d'après Philistos; chez Justin IV 5, 10-11, le suicide est désormais un fait, opposé au *dedecus* de Nicias), mais il émet au sujet de Nicias un jugement exempt, on le sait, de toute hostilité (et telle sera l'opinion générale au IVe s.). Cf. notamment A.W. Gomme (A. Andrewes and K.J. Dover), *A Historical Commentary on Thucydides* IV (Oxford 1970), 461 sqq., qui voit dans la version de Philistos l'effet possible – et non pas la cause – de la *damnatio* évoquée par Pausanias, laquelle résulterait d'une dépréciation très temporaire de l'action de Nicias au moment où fut établie la liste des morts. Force est cependant de constater qu'au témoignage de Thucydide (VIII 1, 1) la colère des Athéniens se tourna alors exclusivement contre les *rhêtorès* qui les avaient entraînés dans cette aventure désastreuse, grief qui pouvait difficilement atteindre la mémoire de Nicias! Cf. *infra*, n. 78-81, pour des compléments bibliographiques.

ἀφικέσθαι Δημοσθένην Συρακουσίων κρατήσαντες)[22]. Notre monument date donc au plus tôt de l'hiver 413-412, quand, au terme des opérations en Sicile, les Athéniens durent rendre hommage à leurs morts selon le cérémonial évoqué par Thucydide pour la première année de la guerre (II 34). Personne, cependant, ne retient une date aussi haute, car dans cette hypothèse la mention des autres théâtres d'opération resterait totalement inexpliquée : ni à Chios, ni en Eubée, ni «aux confins de l'Asie» – même en prenant l'expression dans son sens le moins probable de «côte égéenne de l'Asie Mineure» – il n'y eut de combat durant la belle saison de 413, la guerre se concentrant pour ainsi dire exclusivement sur le front occidental[23]. Quant à l'année civile 413/12 – que du reste rien ne recommande spécialement, si ce n'est le souci légitime de s'éloigner le moins possible du désastre de l'automne 413 – elle doit être écartée par principe, vu qu'en règle générale ces catalogues annuels ne recensaient pas les morts d'une année civile ou archontale, mais ceux d'une année de guerre s'étendant d'une pause hivernale à l'autre[24] : c'est ainsi, on le sait, que le fameux catalogue de la tribu Érechthéïs au Musée du Louvre (*IG* I³ 1147 = I² 929), où les mots τõ αὐτõ ἐνιαυτõ bien mis en évidence, devaient attirer l'attention sur le nombre exceptionnellement élevé des décès affectant cette seule tribu au cours d'une même année

[22] Pour ce monument, voir notamment Chr. W. Clairmont [n. 14], 189-190 n° 52a; cf. aussi – outre les commentateurs de Pausanias – W.K. Pritchett [n. 3], 148.

[23] C'est à peine si Thucydide mentionne d'autres combats en dehors de l'invasion de l'Attique par les Lacédémoniens et de l'occupation de Décélie à partir du printemps 413 (VII 18-19). Durant toute cette année-là, aucune flotte athénienne ne croisa dans l'Egée.

[24] Là-dessus, voir en particulier R. Stupperich, *Staatsbegräbnis*, 7, avec la bibliographie ancienne (II), 5 n. 4, où sont signalés aussi plusieurs auteurs qui étaient partisans de l'année archontale. En faveur de l'année saisonnière ('campaigning season', 'Kriegsjahr') se sont prononcés, outre Stupperich lui-même, la plupart des spécialistes anglo-saxons, notamment D.W. Bradeen, W.K. Pritchett et D.M. Lewis (cf. *infra* note 26); c'était déjà la position de H. Hauvette, dans les *Mélanges H. Weil* (Paris 1898), 164, comme le rappelle R. Clavaud [n. 53], 26 n.3, en s'y ralliant. Pour l'opinion de Chr. W. Clairmont, cf. *infra* note 27.

saisonnière[25], se rapporte à la campagne de 460[26] (ou, éventuellement, de 459), non pas à celles de 460 *et* de 459 comme le voudrait Chr. Clairmont sur la base d'une théorie inacceptable[27]. De fait, dans le cas qui nous occupe, on ne saurait – à moins de remettre complètement en question les prémisses jusqu'ici admises – envisager une date plus haute que l'année 412.

Cette solution, il faut le marquer, avait la préférence du spécialiste des 'Athenian Casualty Lists' qu'était D.W. Bradeen, et elle a été défendue plus récemment par son compatriote W. K. Pritchett[28], le premier, toutefois, avec le soupçon que Pausanias pourrait être dans l'erreur et le second en se demandant si son témoignage n'aurait pas été altéré dans la tradition manuscrite[29]. Il faut bien dire qu'une datation en 412 ne va pas sans de grandes difficultés. En effet, s'il est aisé d'identifier les morts de Chios avec les soldats athéniens qui durent périr au cours des opérations menées dans cette île tout au long de l'année 412 et notamment vers la fin de

[25] Le fait que ἐνιαυτός désigne souvent l'année archontale ne peut pas constituer une objection, car le sens fondamental du mot est plus large, comme l'a montré Ad. Wilhelm, 'Ἔτος und ἐνιαυτός', *SBWien* 142, 4 (1900), 12 (= *Kleine Schriften* I 2, Leipzig 1974, 20): "Mir scheint ἐνιαυτός das einzelne Jahr als Zeitraum, als die von einem beliebigen Punkte aus gerechnete, in ganz bestimmter Weise begrenzte Theilstrecke der unendlichen Zeit zu bezeichnen. Daher sagt man ἐνιαυτός von dem kalendarisch geordneten Jahre, dem Amtsjahre, der Jahresfrist in genauer Rechnung".

[26] Cf. notamment D.W. Bradeen, *CQ* N.S. 19 (1969), 146-147; R. Meiggs - D. Lewis, *A Selection of Greek Hist. Inscriptions* (Oxford 1969; ²1980), n° 33; W.K. Pritchett [n. 3], 179-180. Telle est la date adoptée maintenant, avec un signe de doute, dans *IG* I³ (1994) 1147 (et non 1141, comme il est écrit chez Pritchett).

[27] *Patrios Nomos*, 130-135 n° 20 (d'où *SEG* XXXIII 34). En effet, cet auteur croit pouvoir admettre l'existence de "multiple years casualty lists" (*ibid.*, 20 : cf. déjà *ZPE* 36, 1979, 126), c'est-à-dire de stèles érigées seulement au terme d'une grande campagne ayant duré plus d'une année archontale (c'est-à-dire deux – voire trois! – années saisonnières). Cette théorie arbitraire est justement repoussée par W.K. Pritchett [n. 3], 154 sq.; cf. aussi R. Stupperich, *Gnomon* 56 (1984), 645 : "Grundsätzlich erscheint problematisch, allzu oft Thesen über die Zusammenfassung von Gefallenen längerer Zeiträume in einem Grab (...) zu begründen".

[28] [n. 3], 147 (cf. 199) : "If Bradeen ([n. 26], 158-159) is correct, the casualty-list with τὰ ἐλεγεῖα may be taken as that for 412, which accords with the other three entries" (la 4ᵉ étant la Sicile).

[29] Cf. *supra*, n. 19. Pour les doutes de Bradeen, voir ci-après.

l'été, puis peu avant le solstice d'hiver (Thuc. VIII 24; 31 et 38)[30], si, d'autre part, on peut encore admettre (mais à l'extrême rigueur) que la mention des «confins de l'Asie» se rapporte à l'échauffourée de Panormos en territoire milésien et la véritable bataille qu'Athènes remporta peu après sous les murs de Milet (*ibid.* 24-25), il me paraît tout à fait impossible de mettre les morts d'Eubée en relation avec les événements que Thucydide relate au début de son livre VIII, puisque l'historien relève simplement qu'au lendemain de l'annonce en Grèce du désastre de Sicile, les Eubéens commencèrent à préparer leur soulèvement en dépêchant des émissaires auprès du roi Agis à Décélie (*ibid.* 5, 1). De combat il n'est point question, de sorte que l'hypothèse selon laquelle la mort de soldats athéniens en Eubée pourrait résulter "from scattered resistance in that island in 412 B. C."[31] inspire les plus grands doutes. On ne saurait songer non plus – comme Bradeen (sinon Pritchett) paraît avoir été tenté de le faire[32] – au coup de main que les Érétriens donnèrent à leurs voisins de Béotie pour s'emparer de la place d'Oropos (*ibid.* 60) : car à supposer qu'il y ait eu des victimes du côté des Athéniens (ce qui est fort possible, même si Thucydide n'en parle pas), l'épigramme vue et lue par Pausanias aurait dit ἐν Ὠρωπῷ et non pas ἐν Εὐβοίᾳ. Au surplus, l'événement en question ne date pas de 412, mais déjà du tout début de l'année suivante (février ou mars 411).

C'est pourquoi, sans doute, la solution qui recueille toujours le plus de suffrages est celle qui consiste à abaisser la date du monument jusqu'en 411, ainsi que le faisait déjà Hitzig dans son commentaire bientôt centenaire[33], et cela pour pouvoir identifier les soldats «morts en Eubée» aux victimes athéniennes de la

[30] Sur ces événements, voir en dernier lieu J.P. Barron, 'Chios in the Athenian Empire', *Chios. A Conference at the Homereion in Chios 1984* (Oxford 1986), 89-103.

[31] L'expression est de Bradeen, mais elle est adoptée par W.K. Pritchett [n. 3].

[32] Il semble en effet que ce savant ait commis une erreur en renvoyant à Thuc. "8, 5 and 6" (p. 158 de son article de 1969; référence reprise chez Pritchett [n. 3], 147), car si en VIII 5 il est bien question de l'Eubée, tel n'est pas le cas au ch. 6. Tout indique qu'il faut lire 60.

[33] H. Hitzig - H. Blümner (Hrsgg.), *Des Pausanias Beschreibung von Griechenland* I1(Berlin 1896), 322.

bataille d'Érétrie vers la fin de l'été 411 (Thuc. VIII 95). Le problème posé par la mention de l'Eubée serait dès lors réglé à satisfaction. On pourrait de même considérer comme résolue la question de Chios, d'autant plus qu'au tout premier printemps de cette même année il y eut encore un violent combat sous les murs de Chios, dont certes les Athéniens sortirent vainqueurs mais où ils durent nécessairement enregistrer des pertes (*ibid.* 55-56). Deux questions restent toutefois en suspens. D'une part, on ne voit toujours pas mieux à quoi se rapportent les mots ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις τῆς Ἀσιανῆς ἠπείρου : comme l'écrit fort justement, dans son récent commentaire, notre collègue D. Musti – qui finit pourtant par se rallier, en désespoir de cause, à l'interprétation la plus commune de cette partie de l'épigramme et à la datation qu'elle implique, sans exclure pour l'Eubée et pour Chios une datation bien plus basse encore[34] —, «è in realtà molto difficile determinare il luogo et le circostanze della spedizione (o delle spedizioni) d'Asia»[35]. Le fait même qu'on ait pensé à toutes les batailles navales qui furent livrées sur les côtes de l'Asie Mineure en 411, notamment dans la région de Cnide (VIII 42) puis dans l'Hellespont (VIII 102 sqq.) ou encore en Propontide mais déjà en 410 (bataille de Cyzique), montre bien qu'aucune identification de ce type ne s'impose. Et comment justifier, du point de vue athénien, l'expression τὰ ἔσχατα appliquée à cette côte qui faisait partie intégrante de la Grèce égéenne? Il y a d'autre part un problème chronologique. Car de deux choses l'une : si avec Hitzig – dont l'opinion a été adoptée par de nombreux savants et encore tout récemment par

[34] [n. 9], 377. Dans le sillage de J.G. Frazer, *Pausanias' Description of Greece* II (London 1913), 384, en effet, D. Musti évoque la possibilité que ces combats aient eu lieu «durante la rivolta della seconda lega navale attica (357-355)». Pour l'Eubée, il n'exclut pas non plus (comme Frazer encore) un lien avec les événements de 446, mais cette hypothèse est jugée «meno probabile». Ces datations aberrantes impliquent en fait que le monument aurait été, d'une façon ou d'une autre, constitué de plusieurs éléments non contemporains (comme ont cru devoir l'admettre certains : voir p. 290 sq.).

[35] S'en tenant, faute de mieux, à l'interprétation la plus commune rappelée ci-après, Musti ajoute : «ci si può chiedere tuttavia se la parola ἔσχατα (alla lettera «le parti estreme»), riferita a queste parti dell' Asia, sia adatta al punto di vista ateniese».

Fr. Chamoux[36] – on pose que le tombeau avait été érigé pour les morts de l'année archontale 412/1 (en admettant donc une entorse au principe qui paraît avoir présidé à la confection de ces obituaires: voir ci-dessus), on peut encore s'expliquer, tant bien que mal, qu'il ait concerné les soldats tués en Sicile à la fin de 413 (ou durant l'année 412 dans les latomies de Syracuse), mais on ne peut décidément pas le rapporter aux victimes de la bataille d'Érétrie, qui eut lieu certainement au tout début septembre 411, donc déjà dans l'année civile 411/0, et l'on est ainsi réduit, pour ce qui est des morts de l'Eubée, aux fantômes imaginés par Bradeen; si, en revanche, on reporte l'érection du *mnêma* à la fin de l'année saisonnière 411, voire seulement en 410 comme le fait en particulier Chr. Clairmont[37] dans le sillage de l'éphore E. Mastrokostas publiant un important fragment de liste attribué par lui à ce monument[38], on rend certes compte de la mention de l'Eubée, mais on ne s'explique décidément plus celle de la Sicile, puisqu'il faudrait supposer contre toute vraisemblance (si grandes qu'aient

[36] [n. 3], 229-230 : «Il doit s'agir de l'année 412/411, où il y eut la défection de Chios, une expédition malheureuse en Eubée et diverses opérations sur les côtes de l'Asie Mineure». Cf. déjà (outre Hitzig) S. Wenz, *Studien zu attischen Kriegergräber* (Diss. Münster 1913), 27 (mais sans fournir d'identification précise pour les morts 'aux confins de l'Asie'; cf. aussi p. 41, où il considère que, dans le cas de ce monument au moins, le principe du 'Kriegsjahr' tel que le définissait Wilamowitz n'avait pu être parfaitement respecté); Fr. Hiller von Gaertringen, *IG* I² (1924) 296, l. 25 sqq. et surtout l. 104 sqq. : Ad. Wilhelm, *Attische Urkunden* IV, *SBWien* 217, 5 (1939), 75 [= *Kl. Schr.* I 1, 595], à propos du décret *IG* I² 103 [I³ 97].

[37] *Patrios Nomos,* 192 n° 55a : "It is to the losses in these various battles [fought during the campaigning seasons 413-411] that the stele with the epigram refers. Public burial in 412 may have deferred to a(rchon) y(ear) 411/10 because of the continuance of the fighting" (pour la théorie de Clairmont concernant l'espace de temps couvert par les listes du *Dêmosion Sêma*, cf. *supra*, note 27).

[38] *AEphem.* 1955 (1961), 180-202, et plus particulièrement 193-196, où l'auteur défend l'idée que le monument fut dressé pour les morts du πολεμικὸν ἔτος 411, y compris l'hiver 412/11 (combats à Chios) et l'hiver 411/10 (batailles d'Abydos et de Cyzique), la majeure partie du *sêma* (quatre stèles sur cinq selon M.) étant toutefois occupée par la liste des morts de Sicile, dont l'établissement aurait été retardé ainsi pendant deux ans. Cf. R. Stupperich, *Staatsbegräbnis*, n. 4 à la p. 7 (II), 5, qui paraît faire sienne cette interprétation. Dans le même sens, mais indépendamment, voir aussi W. R. Connor [n. 81].– La stèle publiée par Mastrokostas est reprise maintenant dans *IG* I³ 1186 (cf. *infra*, note 94).

pu être les difficultés rencontrées pour rapatrier les dépouilles ou seulement pour établir le catalogue exact des pertes[39]) un retard de deux années pleines (412 et 411) depuis la fin de l'expédition. Passe encore que l'on ait attendu pour les soldats dont la mort n'avait pas pu être constatée; mais pour les milliers d'hommes tués au combat en 413 et, qui plus est, pour les stratèges tombés ou exécutés la même année, cela paraît impossible. Bref, à l'examen, aucune des datations proposées jusqu'ici n'est réellement tenable.

On comprend dans ces conditions que plus d'un érudit ait cru devoir, sinon amender le texte de Pausanias, du moins l'interpréter plus librement. C'est ainsi que W. Judeich, dès la 1e édition de sa *Topographie von Athen* au début de ce siècle[40], a défendu l'opinion – qui découlait, à ses yeux, de la manière même dont s'exprime le Périégète – que le monument pour les soldats morts en Eubée et à Chios très probablement en 411 était à distinguer de celui qui se dressait pour les Athéniens tués dans la lointaine Asie (identifiés hypothétiquement par lui aux soldats du contingent ayant accompagné Alexandre le Grand!) comme aussi, bien sûr, du *mnêma* pour les morts de Sicile, qu'il pouvait alors rapporter tranquillement à l'année 413. Cette exégèse a connu un certain succès, puisqu'elle a non seulement été expressément approuvée par L. Weber dans un gros article de 1926[41], mais qu'elle a été en quelque sorte remise à l'honneur (sans renvoi explicite à son auteur) par D.W. Bradeen en 1969 : tout en optant (on l'a vu) pour l'année 412, celui-ci était enclin, en effet, à suspecter une confusion chez Pausanias, qui aurait commis ici la même erreur que dans le paragraphe suivant, où il affirme que «sur une autre stèle sont

[39] En fait, il semble que les Athéniens aient pu dénombrer assez rapidement leurs morts : cf. D.H. Kelly, 'What happened to the Athenians Captured in Sicily', *CR* 84 (1970), 127-131, avec les remarques de W.K. Pritchett [n. 3], 201.

[40] *Handb. der Altertumswiss.* III 2, 2 (München 1904), 359 = 408 de la 2e éd. (1931).

[41] 'Pausanias Beschreibung des Kerameikos-Friedhofes', *RhM* 75 (1926), 291-325, en particulier 314. Comme Judeich, il était convaincu que "das Grab der «an den Grenzen des asiatischen Festlandes» Gefallenen" ne pouvait pas se rapporter à la bataille de Milet (hypothèse de Hitzig et d'autres), mais devait concerner un combat livré "tief im Binnenlande"; cela étant, l'identification suggérée par Judeich le laissait perplexe.

inscrits les noms de ceux qui combattirent en Thrace et à Mégare et lorsqu'Alcibiade persuada, etc.» (29, 13 : εἰσὶ δὲ ἐπ' ἄλλῃ στήλῃ καὶ οἱ μαχεσάμενοι περὶ Θρᾴκην καὶ ἐν Μεγάροις καὶ ἡνίκα... ἔπεισεν Ἀλκιβιάδης κτλ.). Comparaison, toutefois, n'est pas raison, car dans ce dernier cas il est évident que l'on a affaire à au moins trois monuments de dates très différentes (446 [?], 418 et 414), dont Pausanias a fait la description en une seule phrase, comme s'il s'agissait d'un *mnêma* unique : procédé un peu désinvolte, on doit bien le reconnaître, mais point nécessairement incorrect, le singulier ἐπ' ἄλλῃ στήλῃ pouvant avoir ici une valeur collective[42]. Dans notre passage, tout au contraire, le Périégète marque sans équivoque aucune, en se fondant sur l'épigramme, qu'il y avait une seule et même stèle, τὴν αὐτὴν (στήλην), pour quatre théâtres d'opérations. L'interprétation de Bradeen n'est donc pas acceptable. En fait, celle de Judeich, dont elle procède indirectement, avait été condamnée sans appel – et à l'insu de tout le monde, semble-t-il – par Ad. Wilhelm à la veille de la Seconde Guerre mondiale[43].

Mais en 1917, dans un important mémoire intitulé *Der Staatsfriedhof der Athener*[44], A. von Domaszewski avait élaboré

[42] Cf. Fr. Chamoux [n. 3], 230. Pour D.W. Bradeen [n. 26], 158, en revanche, il s'agit ici d'une erreur incontestable : "Yet no one takes seriously Pausanias' statement in the next sentence that «on the same stele»[*sic*!]were the dead from Thrace, Megara, Mantineia, and Sicily. There is an obvious confusion here and I suspect there may be one in his previous statement". Quant à W.K. Pritchett, il répugne visiblement à admettre un télescopage qui impliquerait que Pausanias travaillait ici d'après des sources livresques mal interprétées par lui : "Since I follow Travlos in belief that Pausanias (...) was listing monuments which were to be seen, it is possible that the confusion arose in assembling his notes, although it seems more likely (...) that the error comes from scribes" ([n. 3], 199-200; cf. déjà *supra*, note 19). Mais pas plus ici que dans le cas qui nous intéresse l'erreur – si erreur il y a – ne paraît pouvoir être imputée à la tradition manuscrite.

[43] [n. 36] : "Irre geht W. Judeichs Frage ... bezüglich der ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις τῆς Ἀσιανῆς ἠπείρου Gefallenen : «mit Alexander?», denn Pausanias spricht ausdrücklich von einer einzigen, den Gefallenen verschiedener Kriegsschauplätze errichteten Stele". Il est probable que Wilhelm, qui ne ne se prononce malheureusement pas là-dessus, interprétait l'expression comme Hitzig et Hiller von Gaertringen.

[44] *SB Heidelberger Akad. der Wiss.*, phil.-hist. Kl., 7. Abh., 4 et *passim*. Sur la tentative de l'auteur pour reconstituer l'itinéraire de Pausanias – et donc le plan du *Dêmosion Sêma* – en fonction de la chronologie des monuments, cf. L. Weber [n. 41], 322; R. Stupperich, *Staatsbegräbnis*, 28; N. Loraux [n. 3], 358 n. 39.

une hypothèse beaucoup plus ingénieuse : le monument vu par Pausanias ne remonterait pas à la fin du Ve siècle avant J.-C. mais résulterait d'une restauration tardive du *Dêmosion Sêma*, à l'occasion de laquelle on aurait regroupé en un seul monument trois tombes publiques détruites ou endommagées lors du siège de Sylla (sinon déjà plus tôt). Ces tombes, primitivement contiguës, auraient appartenu à trois années civiles successives : la 1ère, datant de l'archontat de Kléokritos (413/12), était un cénotaphe pour les morts de 413 en Sicile; la 2e, sous celui de Kallias (412/11), contenait les restes des Athéniens morts à Chios et aux «confins de l'Asie» (par quoi il faudrait entendre l'affaire de Milet); la 3e enfin, attribuable à celui de Théopompos (411/10), honorait les victimes de la bataille navale livrée dans le port d'Érétrie. Sur le nouveau monument on avait fait regraver l'épigramme qui, selon l'usage[45], se trouvait inscrite au bas de chacune des trois stèles primitives et qui avait été ainsi mieux protégée de la destruction, tandis que l'intitulé et l'obituaire proprement dit, du fait qu'ils étaient gravés dans la partie haute, avaient évidemment disparu lors des déprédations de 86 avant J.-C. Il est intéressant de constater que cette théorie, tout audacieuse qu'elle était, fut jugée très positivement par F. Jacoby : "Hardly another explanation than a restoration can be found", écrivait l'illustre philologue en 1944, dans une note de son *Patrios Nomos*[46]. Mais une décennie plus tard, en commentant le livre II de Thucydide, A. W. Gomme[47] – fort critique, comme on sait, à l'égard de Jacoby lui-même – s'est montré beaucoup moins disposé à l'accepter. A la vérité, elle est des plus invraisemblables:

[45] Von Domaszewski alléguait naturellement la belle stèle complète pour les soldats tombés dans l'Hellespont et devant Byzance, que l'on attribue maintenant avec une grande probabilité à l'année 447; cf. R. Meiggs-D. Lewis [n. 26], n° 48; Chr. W. Clairmont [n. 14], 165-169 n° 32 b et pl. 45-46; *IG* I³ 1162 = I² 943; pour des photos, cf. aussi M. Guarducci [n. 14], 163 sqq. fig. 40 a-c. L'épigramme s'y trouve effectivement disposée ainsi; plus souvent encore, sans doute, elle devait être gravée sur le socle de la stèle (cf. R. Stupperich, *Staatsbegräbnis*, 12).

[46] *JHS* 64 (1944), 40 n. 12 (non repris dans les *Kleine philologische Schriften* I-II).

[47] *A Historical Commentary on Thucydides* II (Oxford 1956; réimpr. 1962), 96 n. 2.

il semble impossible en effet qu'après les malheurs d'un siège (ou même en tout autre temps) les Athéniens se soient non seulement souciés de regrouper des tombeaux vieux de plusieurs siècles, mais aient poussé le zèle jusqu'à faire rédiger une nouvelle épigramme – celle qu'a lue et résumée Pausanias –, puisque les trois textes primitifs dont l'existence et la regravure sont supposées par Von Domaszewski ne pouvaient évidemment pas signaler, eux, qu'il n'y avait qu'une seule stèle (στήλην ἐπὶ τοῖσδε ἑστάναι τὴν αὐτὴν σημαίνει τὰ ἐλεγεῖα). On comprend donc que cette hypothèse véritablement désespérée n'ait guère été retenue et soit aujourd'hui à peu près oubliée.

Il n'empêche qu'elle donne à réfléchir, dans la mesure où elle montre qu'en mettant en doute l'homogénéité du monument – ainsi que le faisait déjà Judeich (mais avec infiniment moins de précautions) et qu'on pourra toujours être tenté de le faire sous une forme ou sous une autre[48] – on tombe nécessairement dans l'arbitraire. Car, précisément, ce qui ressort en toute clarté du témoignage de Pausanias, c'est que le tombeau en question réunissait les morts de plusieurs affrontements survenus au cours d'une seule et même année de guerre, chose qui, du reste (si l'on en juge par les inscriptions conservées), devait constituer la règle bien plutôt que l'exception au *Dêmosion Sêma*. Mais d'un autre côté, on l'a vu, il paraît impossible, dans le cadre chronologique qu'imposent les données fournies par notre auteur, de découvrir quelle fut cette année commune aux quatre événements mentionnés dans l'épigramme. Est-ce à dire que l'aporie soit complète et définitive?

En réalité, il doit bien exister un moyen d'en sortir, à condition de se souvenir que, quand on fait la critique d'un passage de la *Périégèse*, il est impératif de distinguer entre ce que l'auteur a vu et ce qu'il a lu (ou ce qu'il a pu recueillir par voie orale). En particulier, comme l'écrit très justement Chr. Habicht après avoir

[48] On constate par exemple que pour D.L. Page [n. 16], 155, "the words τὰ ἐλεγεῖα in Pausanias may well imply that each of the parties had a separate epitaph on the *stele*." interprétation queW. K. Pritchett [n. 3], 198, semble tout disposé à faire sienne, mais que pour ma part je ne puis accepter.

formulé cette règle fondamentale[49], Pausanias "frequently adds information of his own to what he draws from inscriptions" et, ce faisant, il lui arrive assez souvent d'être inexact et parfois même de s'égarer complètement. Pour illustrer la chose, Habicht rappelle l'erreur certaine que, dans sa description de l'Arcadie, le Périégète a commise à propos d'un trophée vu par lui à Mantinée (VIII 10, 5-10), qui aurait été dressé, vers le milieu du IIIe siècle, au terme d'une bataille où périt le roi de Sparte Agis (IV), fils d'Eudamidas: chose exclue, ce roi n'étant pas mort ainsi. Pausanias pourrait avoir fait une confusion avec un autre trophée de Mantinée, celui de la bataille qui, en 418, vit effectivement combattre (mais l'emporter!) le roi Agis II[50]. Dans le passage qui nous occupe, l'erreur ne saute peut-être pas aux yeux comme c'est le cas là (et ailleurs). Il est tout de même permis de se demander – ce qu'apparemment on n'a jamais songé à faire – si l'auteur avait de sérieuses raisons d'établir une relation entre cette stèle du *Dêmosion Sêma* mentionnant (presque incidemment) la Sicile et la grande expédition menée de 415 à 413 contre Syracuse. On objectera aussitôt que le rapprochement s'imposait à l'observateur attentif qu'était Pausanias, son texte impliquant de façon non équivoque que la stèle, à défaut de porter le nom de Nicias, fournissait à tout le moins celui de Démosthénès, le stratège exécuté en même temps que lui, et celui d'Eurymédon, autre stratège mort peu auparavant dans un combat naval[51]. Mais cette information (du reste très surprenante, puisque, on s'en souvient, il n'y a par ailleurs point d'indice que

[49] [n. 1], 101 :"The person who judges Pausanias must always be careful to distinguish between what Pausanias has seen (a monument, an inscription), what he may have read in a historical account, and what he may have been told". Pour l'usage que Pausanias fait des inscriptions, cf. aussi, maintenant, H. WHITTAKER, *SO* 66 (1991), 176-186.

[50] [n. 1] avec la bibliographie en n. 21. En faveur d'une confusion avec le trophée de 418 s'est notamment prononcé W.K. PRITCHETT, *Studies in Ancient Greek Topography* II (Berkeley - Los Angeles 1969), 61-62.

[51] Thuc. VII 5; deux autres stratèges, Ménandros et Euthydêmos (VII 69, 4), durent périr avant la retraite (cf. Diod. Sic. XIII 13, 2 sqq., et aussi Plut. *Nicias* 20, 6). Pour la liste des stratèges de l'année 413/12, voir R. DEVELIN, *Athenian Officials 684-321 B.C.* (Cambridge 1989), 155.

Nicias ait subi, même temporairement, une quelconque *damnatio memoriae*) ne ferait-elle pas déjà – comme la citation de Philistos, à laquelle elle se trouve étroitement associée dans le raisonnement – partie du commentaire? Force est en tout cas de constater que c'est le seul monument du *Dêmosion Sêma* pour lequel Pausanias laisse entendre à ses lecteurs qu'il examina la liste des morts, et pas seulement l'en-tête de la stèle avec les désignations géographiques. Assurément, au début du passage consacré au cimetière public d'Athènes, il signale que les «tombeaux sont surmontés par des stèles portant les noms et le dème de chacun» (I 29, 4 : ἑστᾶσιν ἐπὶ τοῖς τάφοις στῆλαι τὰ ὀνόματα καὶ τὸν δῆμον ἑκάστου λέγουσαι). Cette affirmation comporte toutefois, on l'a souvent relevé[52], une erreur caractérisée : dans les obituaires attiques, en effet, les démotiques n'étaient jamais indiqués, alors que chacun pouvait voir aisément, gravés en grands caractères, les noms des dix tribus (car c'est toujours par tribus qu'étaient disposés les noms des défunts, comme Pausanias le note d'ailleurs lui-même pour le monument de Marathon[53]). On peut dès lors mettre sérieusement en doute qu'il ait regardé de près ces listes assez monotones (à supposer que de son temps il fût encore possible de les lire). Bref, autant sa paraphrase de l'épigramme inspire confiance, autant son excursus sur Nicias est sujet à caution.

[52] Ainsi A.W. Gomme [n. 47], II 96 ("one notable mistake"); R. Stupperich, *Staatsbegräbnis*, 5 (qui semble y voir plutôt un lapsus); N. Loraux [n. 3], 358 n. 35 («sinon une erreur totale comme le pense Gomme, du moins la généralisation d'une exception»; mais il n'y a pas d'exception connue!); W.K. Pritchett [n. 3], 149 (qui reprend l'expression de Gomme); rien là-dessus chez les récents commentateurs de Pausanias (F. Chamoux [n. 3], 227, par ex., fait sienne l'affirmation du Périégète sur la présence des démotiques).

[53] I 32, 3 : ἐπὶ δὲ αὐτῷ στῆλαι τὰ ὀνόματα τῶν ἀποθανόντων κατὰ φυλὰς ἑκάστων ἔχουσαι. Il est curieux que R. Clavaud (ed.), *Démosthène, Discours d'apparat* (*CUF*, Paris 1974), 28 n. 3, puisse citer ce passage pour la répartition par tribus et le rapprocher de I 29, 4, sans marquer la divergence qui les sépare sur ce point.

De ce développement peut-être erroné faisons donc provisoirement abstraction et essayons de nous en tenir – ne serait-ce que pour avoir une fois tenté la chose – aux données incontestables de l'épigramme. Il faut partir de la mention qui y était faite (*in fine*, selon toute apparence) d'une guerre en Sicile, car ce nom orientait assez naturellement vers un événement précis, «le plus important de toute l'histoire grecque» au jugement de Thucydide (VII 87, 5). On sait pourtant qu'en envoyant une expédition contre Syracuse en 415 les Athéniens n'en étaient pas à leur première intervention dans les affaires siciliennes. Déjà en 427, une flotte athénienne était venue au secours des gens de Léontinoi et des autres cités chalcidiennes de l'île (Thuc. III 86-87). Or, la flotte en question, commandée finalement par trois stratèges (ce qui témoigne de l'importance des effectifs engagés), ne rentra à Athènes qu'au début de l'été 424, après le congrès de Géla (IV 65). Par conséquent, on ne saurait douter que dans le tombeau élevé à la fin de cette année-là se trouvaient (ou du moins étaient honorés) des ἀποθανόντες ἐν Σικελίᾳ, un certain nombre de soldats ayant nécessairement péri au cours des combats livrés là-bas durant tout l'hiver 425-424 (cf. IV 48, 6). D'autre part, il y eut aussi, sous l'archontat d'Isarchos (424/3), une expédition athénienne en Eubée, dont certes Thucydide ne dit mot, accaparé qu'il devait être par le récit de la campagne de Délion à la fin de la belle saison 424 (IV 89 sqq.); cette entreprise militaire – certainement consécutive à une révolte de l'Eubée (elle-même à coup sûr en relation directe avec la défaite athénienne survenue sur la côte béotienne de l'Euripe[54]) – n'en est pas moins attestée de façon non équivoque

[54] Il est notable à cet égard qu'avant d'engager la bataille de Délion (oct.-nov. 424), le béotarque Pagondas, pour galvaniser ses troupes, fasse état du triste sort de leurs voisins eubéens sous la domination athénienne (Thuc. IV 92, 4 : παράδειγμα δὲ ἔχομεν τούς τε ἀντίπερας Εὐβοέας κτλ.); d'autre part, il y avait des Érétriens aux côtés des Tanagraiens à Délion, si l'on doit attribuer à cette bataille l'obituaire *IG* VII 585 (cf. W.K. Pritchett [n. 3], 192 sqq.). A.W. Gomme [n. 47], III 564, a omis de commenter ce lien établi entre les affaires de Béotie et celles d'Eubée (cf. déjà Thuc. I 113-114 à propos de la bataille de Coronée, qui précéda de peu la grande révolte de l'Eubée en 446), ce qui ne serait guère gênant si, par ailleurs, il ne révoquait pas en doute le témoignage de Philochore cité par le

par une citation de Philochore dans une scholie d'Aristophane[55] (*FGrHist* 328 F 130 : ἐπὶ ἄρχοντος Ἰσάρχου ἐστράτευσαν οἱ Ἀθηναῖοι ἐπ' αὐτὴν [*sc.* τὴν Εὔβοιαν] ὡς Φιλόχορος), et c'est à cet événement que H. Mattingly[56] a rattaché les fameux décrets attiques concernant Chalcis et d'abord Érétrie, que l'on date communément de 446 ou peu après[57]. Pour ce qui est de Chios – autre théâtre d'opération mentionné sur la stèle —, on ne sache pas qu'une bataille importante y ait été alors livrée, mais Thucydide nous informe, bien à propos, que c'est précisément au premier printemps de 424 que les gens de Chios, soupçonnés de fomenter une révolte, furent obligés d'abattre leurs remparts (IV 51), chose qui ne put survenir sans que des troubles assez sérieux eussent agité la population, provoquant vraisemblablement la mort de quelques-uns des Athéniens envoyés ramener l'ordre dans l'île[58]. Restent enfin les morts ἐν τοῖς ἐσχάτοις τῆς Ἀσιανῆς ἠπείρου,

scholiaste d'Aristophane (voir la n. suivante), sous prétexte que "no occasion for an expedition to Euboea can be imagined that would go unnoticed to Thucydides, unless it was some quite small affair, perhaps in the spring of 423" (*ibid.*, 592; mais cf. *infra*, n. 58). *Contra :* F. Jacoby, *FGrHist* III b, Suppl. (Leiden 1954), vol. 1,*Text*, 504 : "The fact of a campaign to Euboea in the year of Isarchos must of course not be doubted"; cf. vol. 2, *Notes*, 407 n. 1, pour un lien possible ("perhaps") avec Délion.

[55] *Ad Vesp.* 718 : τὰ περὶ τὴν Εὔβοιαν δύναται καὶ αὐτὰ συναίδειν ταῖς διδασκαλίαις· πέρυσι γὰρ κτλ. (voir la suite ci-dessus dans le texte). Dans le passage concerné, Bdélycléon vitupère les démagogues qui, entre autres,«vous offrent l'Eubée»(715-716 : τὴν Εὔβοιαν διδόασιν ὑμῖν); à noter que H. Van Daele, dans l'éd. de la *CUF* [vol. II, Paris 1948], ne tient pas compte de la scholie (la citation de Philochore semble ignorée) et voit ici une allusion à Périclès en 445, quand bien même la pièce fut montée en 423/2 (archontat d'Ameinias, successeur immédiat d'Isarchos).

[56] D'abord dans *JHS* 81 (1961), 124-132 ('Athens and Euboia'), plus récemment en divers articles, notamment *Historia* 25 (1976), 38-40; cf. *SEG* XXXII 2. Dans le même sens, voir S. Cataldi, *La democrazia ateniese e gli alleati* (Padova 1984), 84 sqq.; C. Bearzot, 'Il ruolo di Eretria nella contesa attico-beotica per Oropo', *Boiotika. Vorträge vom 5. Internationalen Böotien-Kolloquium* ... (München 1989), 113 sqq. et notamment 121, qui, d'accord avec Mattingly, perçoit dans la rude réaction athénienne à l'égard d'Érétrie et de Chalcis la crainte de voir Oropos tomber au pouvoir des Béotiens après Délion.

[57] *IG* I³ 39-40 (+ *add.* [1994], p. 939), où D.M. Lewis reste fidèle à la chronologie traditionnelle de ces documents; cf. déjà R. Meiggs-D. Lewis [n. 26], n° 52.

[58] Cf. J.P. Barron [n. 30]; S. Cataldi [n. 56], 267. On peut s'étonner du silence de Thucydide sur les actes de violence qui durent précéder la capitulation de Chios. Mais on sait que, précisément, l'historien a omis plus d'un fait important dans le récit de ces années-là, "the strangest of all omissions in Thucydides [being] that of the increase in the tribute

que l'on ne pouvait identifier de façon satisfaisante en adoptant la datation traditionnelle du monument. Or, il suffit d'attribuer celui-ci à l'année de guerre 424 pour que cette expression remarquable, tirée de l'épigramme même[59], s'éclaire aussitôt : elle s'applique on ne peut mieux, en effet, à l'expédition conduite par Lamachos dans le Pont-Euxin durant l'été 424, expédition qui s'acheva par la destruction de son escadre aux bouches du fleuve Calès, sur le territoire d'Héraclée[60], par suite d'une crue subite de ce cours d'eau; et l'on sait que le stratège fut obligé, avec les survivants du désastre, de faire à pied le chemin du retour, «traversant, dit Thucydide, le pays des Thraces Bithyniens, qui habitent de l'autre côté des détroits, en Asie» (IV 75, 2 : αὐτὸς δὲ καὶ ἡ στρατιὰ πεζῇ διὰ Βιθυνῶν Θρᾳκῶν, οἵ εἰσι περὰν ἐν τῇ Ἀσίᾳ). C'est donc bien après avoir atteint «les confins du continent asiatique» (car la frontière de l'Asie proprement dite, située au fleuve Halys, n'était guère éloignée) que l'armée de Lamachos amorça cette marche difficile à travers un pays dépourvu de villes et occupé par une population inhospitalière, préfigurant ainsi l'aventure des Dix-Mille une génération plus tard[61]. N'est-il pas remarquable que cet épisode singulier – en fait la seule entreprise militaire de toute la

in 425-424 B. C." (A.W. Gomme [n. 47], III 500). Pour une explication liée à la conception que Th. avait du tournant marqué dans la guerre par l'année 424, voir D. Babut, 'Interprétation historique et structure littéraire chez Thucydide : remarques sur la composition du livre IV', *Bull.Ass.G.Budé* 1981, 4, 417-439 (= D. Babut, *Parerga* [Lyon 1994], 585-607), en particulier 425 et 436, avec la n. 1 sur les «historiens qui lui ont reproché des omissions, parfois graves, dans l'exposé historique de cette période». Cf. aussi, du même, *RPh* 60 (1986), 59-79 (= *Parerga*, 641-661).

[59] Voir ci-dessus p. 282 et n. 17.

[60] Fleuve mentionné aussi chez Diod. Sic. XII 72, 4, à propos du même épisode (sur lequel cf. encore Justin XVI 3, 9). Voir St. M. Burstein, *Outpost of Hellenism. The Emergence of Heraclea on the Black Sea* (Berkeley - Los Angeles 1977), 5 et 33, qui ne propose toutefois pas d'identification précise (et ne donne pas de carte). Il doit s'agir de l'Alaplı Tschai; cf. G. Mendel, *BCH* 25 (1901), 52; W. Ruge, *RE* X 2 (1919), col. 1603, *s.v.* 'Kales', et, pour une bonne carte de la région, L. Robert, *A travers l'Asie Mineure* (Paris 1980), 9 fig. 1, où l'on repère aisément, au sud d'Eregli-Héraclée, la localité Alaplı, située à l'embouchure d'un petit fleuve anonyme.

[61] Xen. *Anab.* VI 2-3 (marche d'Héraclée au Port de Calpé, à mi-distance de cette ville et de Byzance) et surtout 4, 2 (pour les difficultés de la suite du voyage). Cf. L. Robert [n. 60], 76, citant le témoignage de divers voyageurs du XIXe siècle.

guerre du Péloponnèse qu'Athènes ait menée au-delà du Bosphore de Thrace[62] – ait eu lieu au moment même où prenait fin la première expédition de Sicile? On peut d'autant moins songer à une simple coïncidence, me semble-t-il, que l'année 424 n'a pas été exempte non plus de combats ἐν Εὐβοίᾳ καὶ Χίῳ, même si Thucydide (qui n'a jamais prétendu vouloir tout relater) s'est montré discret là-dessus.

Voilà qui est beau et bon, dira-t-on sans doute, sauf que l'on ne comprend guère, si l'épigramme vue par Pausanias appartient réellement au mémorial de 424, que n'y soit point fait mention des autres théâtres d'opérations de cette année de guerre, à commencer bien sûr par Délion. Certes, personne ne peut contester que la bataille de Délion eut lieu en 424 (vers octobre-novembre), ni non plus qu'elle fit de nombreuses victimes dans les rangs athéniens. Mais, précisément, le nombre des morts fut si élevé – près de mille hommes (Thuc. IV 101) – qu'il avait fallu faire un monument à part[63], que d'ailleurs Pausanias n'a pas manqué de signaler un peu plus loin (I 29, 13 : οἵ τε ἐν Δηλίῳ τῷ Ταναγραίων τελευτήσαντες)[64]. Restent alors les opérations secondaires de l''été 424 : l'expédition de Nicias et d'Autoklès le long des côtes

[62] Avant cette guerre, il y eut l'expédition menée vers 439-435 par Périclès jusqu'à Sinope (Plut. *Per*. 20, 1-2), mais il ne saurait évidemment s'agir d'elle ici (bien qu'elle ait fait quelques victimes parmi les Athéniens, à en juger par *IG* I³ 1180).

[63] Telle semble avoir été la règle pour de semblables défaites; on sait en tout cas qu'il y avait un monument honorant les morts de Coronée (446), que mentionne Pausanias (I 29, 14). On y rattache avec une grande probabilité la liste fragmentaire et l'épigramme *IG* I³ 1163.

[64] Pour ce monument non retrouvé (auquel on a parfois voulu attribuer l'épigramme citée dans la n. précédente), cf. Chr. W. Clairmont [n. 11], 186 n° 48a; W.K. Pritchett [n. 3], 148 et 191 sq. Si ce dernier juge «impossible» (p. 155) la thèse de Clairmont, selon qui il y avait, à côté du *polyandreion* pour les morts de Délion, un autre "for the casualties of (425) 424 & 423" (Clairmont, 188), ce n'est pas, je pense, parce qu'il conteste l'idée que deux monuments puissent se rapporter au même "campaigning season" (car l'année de Coronée, par exemple, des combats avaient eu lieu également en Eubée et en Mégaride : cf. Thuc. I 114), mais parce qu'il repousse avec raison la théorie des "multiple years casualty lists" (cf. *supra*, n. 27, et *infra*, n. 69). – Le monument de Délion a pu concerner aussi les quelques victimes de l'incursion en territoire sicyonien, puisque cette entreprise fut menée par Démosthénès dans la foulée de l'expédition en Béotie (Thuc. IV 101, 3-4); il n'est du reste pas sûr que ces victimes aient été des citoyens athéniens, car l'armée était formée surtout d'Acarnaniens et d'Agraiens (*ibid.*).

de la Laconie (IV 53-57), la tentative d'Hippokratès et de Démosthénès contre Mégare (IV 66-73) et la prise d'Antandros par Démodokos et Aristeidès (IV 75). En ce qui regarde la première et la troisième de ces entreprises, qui furent des succès faciles pour Athènes, rien n'indique qu'il y ait eu des pertes parmi les hoplites athéniens : à Cythère, la bataille tourna court (IV 54), ailleurs en Laconie l'ennemi fut paralysé et prit rapidement la fuite devant l'infanterie lourde (IV 56), à Thyréa les Aiginètes se laissèrent massacrer ou emmener en captivité sans offrir de résistance sérieuse (IV 57), enfin, avec l'appui de leurs alliés, les Athéniens vinrent rapidement à bout des exilés mytiléniens qui tenaient Antandros (IV 75, 1). Le silence que garde l'épigramme sur ces opérations de police ne saurait donc le moins du monde surprendre.

Plus problématique, de prime abord, peut paraître l'absence de toute allusion à Mégare. L'expédition de 424 contre cette cité fut, en effet, un échec assez cuisant. On observera toutefois que Thucydide ne signale aucune victime athénienne en rapportant l'attaque (du reste victorieuse) contre les Longs-Murs (IV 68), ni même – chose notable – lorsqu'il fait expressément état de quelques pertes chez l'ennemi (dont celle d'un général) au terme du rude combat que se livrèrent la cavalerie béotienne et la cavalerie attique sous les murs de la ville (IV 72, 4)[65]. Si, comme il est tout de même vraisemblable eu égard à l'importance des forces en présence, les Athéniens eurent à déplorer des morts devant Mégare en 424, leur nombre ne peut donc pas avoir été considérable[66].

[65] De fait, ce sont les Béotiens qui demandèrent une trêve pour la restitution des corps : cf. W.K. Pritchett [n. 3], 191. Sur les péripéties de l'attaque athénienne, voir R.P. Legon, *Megara. The Political History of a Greek City-State to 336 B.C.* (Ithaca - London 1981), 241 sqq.

[66] M.H. Hansen, *Three Studies in Athenian Demography,* Royal Danish Acad., hist.-fil. Meddelelser 56 (Kobenhavn 1988), 17, note que, dans les batailles remportées par Athènes, les pertes athéniennes furent, en règle générale, assez faibles (avec renvoi à P. Krentz, 'Casualties in Hoplite Battles', *GRBS* 26 [1985], 13-20), mais il range néanmoins la campagne de Mégare en 424 au nombre des combats victorieux où "some citizens must have lost their lives". Sur ces données, cf. ausi C. Rubincam, 'Casualty Figures in the Battle Descriptions of Thucydides', *TAPhA* 121 (1991), 181-198.

Aussi n'y avait-il aucune raison de penser, avec Hitzig notamment[67], que la stèle où Pausanias a lu la mention de soldats ayant combattu περὶ Θρᾴκην καὶ ἐν Μεγάροις (I 29, 13) pût se rapporter notamment à cet épisode. Et il n'était guère plus raisonnable de vouloir attribuer à l'année 424 la stèle rééditée maintenant sous le n° 1184 dans *IG* I³ (= I² 949), en faisant l'hypothèse que les soldats catalogués au-dessus de ceux qui tombèrent (en tout petit nombre) à Potidée, Amphipolis, Pylos, Sermylia et Singos de Chalcidique étaient les morts de Mégare[68]; car en réalité, ainsi que l'a définitivement prouvé D.M. Lewis à la suite de D.W. Bradeen, c'est de Toronè et de la Pallène qu'il devait être fait mention au haut de la stèle, qui ne peut correspondre dès lors qu'à l'année 423. Par conséquent, on ne saurait en aucune façon opposer le document en question à la datation défendue ici de l'épigramme[69]. Il est très facile, au surplus, de comprendre le silence de celle-ci à l'endroit des éventuels (ou probables, comme on voudra) ἀποθανόντες ἐν Μεγάροις : en effet, l'épigramme de la stèle pour les morts de 447 en Chersonnèse, à Byzance et «dans les autres guerres» (ἐν τοῖς ἄλλοις πολέμοις) n'évoque explicitement le destin que de «ceux qui perdirent leur brillante jeunesse sur les rives de l'Hellespont» (*h*οίδε παρ' *h*ελλέσποντον ἀπόλεσαν ἄγλαον *h*έβεν)[70], tant il est vrai que la rédaction d'un poème, fût-il de commande, n'obéit pas aux mêmes règles que l'établissement d'un catalogue.

Mais cette interprétation entièrement nouvelle des *élégeia* évoqués en I 29, 11 ne peut convaincre, j'en ai bien conscience, que si l'on parvient à expliquer comment Pausanias a pu affirmer que

[67] [n. 33]. Il a été suivi par A. von Domaszewski (voir la n. suivante), alors que, le plus souvent, on identifie avec vraisemblance (sinon certitude) ces morts de Mégare aux victimes de l'affaire de 446 (Thuc. I 114) : cf. en dernier lieu N. Papachatzis, D. Musti et Fr. Chamoux.

[68] Comme le voulait notamment A. von Domaszewski [n. 44], 4 et 16.

[69] En tout cas, on s'abstiendra d'arguer que, selon Chr. W. Clairmont [n. 11], 186-188 n° 49 et pl. 61 (cf. *SEG* XXXIII 43), cette liste érigée dans l'hiver 423/2 recenserait non seulement les morts de 423 mais ceux de 424, voire de 425! Contre cette théorie arbitraire, rejetée également par les derniers éditeurs du document, cf. *supra*, n. 27 et 64.

[70] Pour cette inscription et sa datation, cf. *supra*, n. 45.

la liste des morts signalait les noms des collègues de Nicias et la présence d'un contingent de Platéens. L'hypothèse la plus économique – la plus favorable aussi au Périégète – consisterait à supposer qu'il avait bel et bien lu cette liste (en tout cas dans ses premières lignes), mais qu'il en tira une conclusion erronée. De fait, la liste de l'année 424 pourrait fort bien avoir recensé des Platéens, qui, on le sait, furent régulièrement recrutés dans les armées athéniennes à partir de la destruction de leur cité en 427 et surtout jusqu'en 421, date de leur installation à Skionè[71]; mieux, pour 424 même, Thucydide fait expressément mention d'un contingent platéen à propos de l'expédition contre Mégare (IV 67)[72]. Il y a cependant une difficulté de taille, qui rend l'hypothèse à peu près inacceptable : c'est que cette liste ne pouvait pas contenir une rubrique στρατηγοί, puisque le seul stratège ayant trouvé la mort durant les opérations de 424 était Hippokratès, dont le nom devait figurer en bonne place sur le monument des quelque mille Athéniens tués à Délion. Tous les autres, en effet, étaient rentrés sains et saufs des guerres qu'ils avaient menées en Sicile ou sur les frontières de la Laconie, à Héraclée du Pont ou à Antandros, comme aussi bien sûr en Eubée (car si un stratège était mort dans l'expédition de l'arrière-automne 424 contre les Eubéens soulevés, Thucydide n'aurait pu omettre d'en faire le récit)[73]. Il paraît donc exclu que l'erreur de Pausanias – si erreur il y a, comme je le pense – vienne de la liste attenante au monument de 424, où l'absence du nom de Nicias, abusivement associée par lui à la mention de la Sicile dans l'épigramme, aurait suffi à le fourvoyer.

On doit dès lors se résoudre, malgré qu'on en ait, à formuler une hypothèse sinon plus complexe, du moins plus radicale (et sans doute plus douloureuse pour la réputation du Périégète, encore

[71] Sur le statut des Platéens à Athènes, cf., par exemple, J. Bordes, Politeia *dans la pensée grecque jusqu'à Aristote* (Paris 1982), 66 sqq.

[72] Aussi A. von Domaszewski [n. 68] supposait-il – mais certainement à tort – la présence de Platéens dans la colonne de droite de la liste *IG* I³ 1184, datée par lui de 424.

[73] Même chose pour Chios (où sans doute n'y eut-il même pas de stratège présent). – On trouvera la liste (qui pose ou a posé quelques problèmes) des stratèges des deux années civiles 425/4 et 424/3 chez R. Develin [n. 51], 129 sqq.

qu'il ne faille pas crier trop vite au scandale, compte tenu des conditions dans lesquelles il a dû travailler sur le terrain et des moyens réduits dont il disposait – on a tendance à trop l'oublier – pour enregistrer ses observations). Lors de son passage au Céramique, Pausanias avait vraisemblablement dû négliger, faute de temps ou d'intérêt, d'examiner de près les obituaires gravés sur les monuments du *Dêmosion Sêma* (on a vu que sa description laisse pratiquement toujours de côté cette partie assez répétitive de l'inscription funéraire). Mais une fois à sa table de travail, ayant louablement cherché à s'informer sur le monument des morts de Sicile (auquel il s'était d'emblée laissé persuader d'avoir affaire à cause de l'épigramme qu'il avait pu lire et copier), il découvrit dans l'une de ses sources que ce monument comportait en fait une liste des morts des plus intéressantes, puisque n'y figurait pas le nom de Nicias (quelle qu'ait été la raison de cette absence[74]) mais seulement celui de son collègue Démosthénès et des autres stratèges tués devant Syracuse. Il jugea donc convenable – et en toute bonne foi, croirais-je pour ma part – d'ajouter à sa propre évocation de la stèle les mots γεγραμμένοι δὲ εἰσιν οἵ τε στρατηγοὶ πλὴν Νικίου κτλ. que lui fournissait cette source livresque bien informée, sans s'apercevoir qu'il s'agissait en réalité de deux monuments tout à fait distincts, dont le seul lien résidait dans une commune mention de la Sicile.

Peut-on identifier l'auteur à qui Pausanias a eu ici recours? Il est naturel de songer d'abord à Philistos, que, contrairement à ses habitudes, il cite nommément, et avec une certaine emphase, à propos de l'omission du nom de Nicias (I 29, 12 = *FGrHist* 556 F 53 : γράφω δὲ οὐδὲν διάφορα ἢ Φίλιστος). Mais deux raisons, d'inégale valeur il est vrai, s'y opposent nettement. En premier lieu, on peut tenir pour probable – sinon certain, comme le juge

[74] Peut-être purement accidentelle : le nom avait pu disparaître suite à un dommage causé au monument. Mais il est plus probable que ce nom se trouvait simplement inscrit *ailleurs*; cf. L. Piccirilli [n. 81], 386 n. 3.

pour sa part F. Jacoby[75] – que le Périégète, en dépit de son goût pour les travaux historiques en général et de l'estime que lui inspirait ce personnage[76], n'a pas consulté directement Philistos, dont l'œuvre n'était sans doute déjà plus d'un accès très aisé au IIe siècle de notre ère[77]. D'autre part et surtout, rien n'assure que, dans son récit de la mort de Nicias, cet historien de Syracuse ait décrit ou même seulement évoqué le tombeau élevé à Athènes pour les victimes de l'expédition de Sicile : la citation qu'en fait Pausanias devait concerner exclusivement la tentative de suicide de Démosthénès, opposée par Philistos à la conduite moins héroïque – ce qui ne veut pas encore dire blâmable, même pour lui – de Nicias lors de sa reddition, et non pas du tout la décision qu'auraient prise les Athéniens de le condamner *post mortem* en ne faisant point inscrire son nom en tête de la liste des morts (si tant est, encore une fois, que cette punition soit un fait historique). Telle est du reste l'opinion de la plupart des savants qui ont pris position là-dessus : non seulement Jacoby[78] – que suit expressément P. Pédech[79] – mais

[75] [n. 46], 40 n. 12 : "with a quotation from Philistos which Pausanias (of course) did not hunt up himself". Même chose dans le commentaire des *FGrHist*, cité *infra* n. 78, où il désigne expressément Diodôros le Périégète comme 'Vermittler'.

[76] Il le range, en effet, au nombre des auteurs qui méritent d'être excusés d'avoir, par nécessité, dû flatter dans leur oeuvre le souverain à la cour duquel ils vivaient (ou auprès de qui ils souhaitaient revenir, comme Philistos lui-même) : cf. I 13, 9 (*FGrHist* 556 F 13). Par ailleurs, il cite cet historien à propos d'une effigie divine apportée de Sicile à Olympie (V 23, 6 = F 57b).

[77] Cf. R. Laqueur, *RE* XIX 2 (1938), 2409 sqq., qui montre qu'après un renouveau d'intérêt, à la suite de Cicéron, vers la fin du Ier s. av. J.-C. (Cornelius Népos, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile), on perd à peu près toute trace de cette œuvre, que toutefois Plutarque, pour sa *Vie de Nicias* en particulier, a vraisemblablement pu encore consulter directement; cf. R. Flacelière - E. Chambry (edd.), *Plutarque, Vies* VII (Paris 1972), 132. Sur Philistos, cf. plus récemment Kl. Meister, *Die griechische Geschichtsschreibung* ... (Stuttgart 1990), 68 sqq. avec la bibliographie.

[78] *FGrHist* III b, *Kommentar* (Leiden 1955), 512 (*ad* 556 F 53) : "Doch ist mir zweifelhaft ob das spezifisch athenische Faktum der Fortlassung von Nikias' Namen in der Verlustliste, das Thukydides nicht hat, wirklich bei Ph(ilistos) gestanden hat".

[79] 'Philistos et l'expédition athénienne en Sicile', dans *Φιλίας χάριν. Miscellanea di studi classici in onore di E. Manni* (Roma 1980), 1709-1734; cf. 1732 n. 99 : «Jacoby doute avec raison que Philistos ait mentionné la stèle. Il est arrivé ceci : Pausanias a remarqué l'absence du nom de Nicias sur la stèle, et il l'a expliquée en se souvenant de la scène rapportée par Philistos». Cette exégèse, naturellement, ne pourrait plus être acceptée telle quelle.

également, dès avant lui, H.D. Westlake[80], comme cela est rappelé par L. Piccirilli dans un tout récent article sur «Nicia in Filisto e in Timeo»[81]. Bref, c'est à une source différente, de caractère périégétique, que Pausanias devait sa connaissance de l'omission du nom de Nicias sur le monument de la grande expédition de Sicile; et c'est vraisemblablement chez cet auteur aussi qu'il a trouvé le témoignage de Philistos[82] (mais ce point est, tout compte fait, d'importance secondaire pour mon propos).

La vraisemblance, quand on cherche à identifier l'œuvre ainsi définie, parle évidemment en faveur du Περὶ μνημάτων de Diodôros, dont l'utilisation par Pausanias en ce chapitre est très largement admise, on l'a relevé d'entrée de jeu, par la critique moderne[83]. En effet, il faut que cette source soit relativement ancienne, puisque notre auteur, au *Dêmosion Sêma*, ne s'est guère aventuré à parler de monuments postérieurs aux années 280 avant J.-C. Or, justement Ed. Schwartz puis surtout F. Jacoby[84] ont fait

[80] H.D. Westlake, 'Nicias in Thucydides', *CQ* 35 (1941), 58-65; cf. 64 n. 5 : "But Pausanias may well be mistaken in assuming the deliberate omission of his name; the inscription can scarcely have been a complete casualty list, which would be enormous, and may have referred only to certain tribes. The quotation from Philistus (...) concerns only the voluntary surrender of Nicias and has nothing to do with the inscription".

[81] *RFIC* 118 (1990), 385-390, en particulier 386, avec les notes. Il est vrai que, pour lui, l'opinion de Westlake - Jacoby - Pédech n'est apparemment qu'une hypothèse parmi d'autres («anche prescindendo sia dal fatto che la citazione da Filisto concernesse esclusivamente la resa di Nicia e non già il particolare del nome dello stratego, che, per volere degli Ateniesi, era stato omesso sulla stele, sia dal fatto» etc.). D'autre part, il semble disposé (avec A.G. Nikolaïdis, *Illinois Class.St.* 13 [1988], 323 n. 16 [*non vidi*]; cf. aussi D. Kagan, *The Peace of Nicias and the Sicilian Expedition*, Ithaca - London 1981, 352 et n. 53) à considérer la *damnatio memoriae* de Nicias comme un fait avéré. On notera enfin que, parmi les auteurs auxquels il renvoie, W.R. Connor, *Thucydides* (Princeton 1984), 186 n. 3, estime – sans autre discussion – que c'est bel et bien chez Philistos, dont le témoignage "need not be challenged", que Pausanias a dû trouver mention de ce fait; mais, selon lui, le Périégète s'est trompé "in assuming [?] that the monument was for the year 413 B.C.", alors qu'il doit dater seulement de 411. Pour cette datation assez commune, voir plus haut p.287 sq.

[82] On sait que la pratique qui consiste à citer la source indirecte mais à taire le nom de l'auteur directement consulté est un procédé fort commun chez les érudits de l'Antiquité, par exemple Strabon et Diogène Laërce.

[83] Voir ci-dessus p. 278 et n. 2 et 3.

[84] Schwartz, *RE* V 1 (1903), 662 *s.v.* 'Diodoros', n° 37; F. Jacoby [n. 78], 138 sq. (*ad* 372). Cette datation est adoptée par Fr. Chamoux, 'Pausanias historien', *Mélanges de la Bibliothèque de la Sorbonne offerts à A. Tuilier* (Paris 1988), 38.

valoir de bons arguments pour placer ce Diodôros – que l'on connaît un peu grâce aux assez nombreux fragments de son traité *Sur les dèmes* de l'Attique – vers la fin du IVe siècle, donc très sensiblement avant les grandes déprédations causées dans les nécropoles d'Athènes par l'attaque macédonienne de l'an 200. On n'exclura toutefois pas que, même s'il a pu encore consulter cet ouvrage de référence vieux alors de près d'un demi-millénaire, Pausanias ait fait également quelques emprunts ailleurs. C'est ainsi qu'une scholie d'Aristophane mentionne une œuvre, sans doute plus générale et en tout cas plus tardive, qui fournissait des informations sur le cimetière publique du Céramique, et cela à propos du passage où, dans les *Oiseaux*, Pisthétairos dit à Euelpidès (qui s'inquiète de savoir où ils seront enterrés s'ils viennent à mourir dans l'aventure) : «Le Céramique nous recevra, car pour être enterrés aux frais de l'Etat, nous dirons aux stratèges qu'en combattant contre les ennemis nous sommes morts à Ornéai»[85]. Le scholiaste renvoie en effet ici à un traité rédigé (en commun ou alternativement) par un certain Ménéklès et un certain Kallikratès (*FGrHist* 370 F 4 : ὡς Μενεκλῆς ἢ Καλλικράτης ἐν τοῖς περὶ Ἀθηνῶν συγγράμμασι), où les stèles publiques paraissent avoir été au moins sommairement décrites[86] (βαδίζουσιν δὲ ἔνθεν καὶ ἔνθεν εἰσί στῆλαι ἐπὶ τοῖς δημοσίᾳ τεθαμμένοις · ἔχουσιν δὲ αἱ στῆλαι ἐπιγραφὰς ποῦ ἕκαστος ἀπέθανεν). Voilà donc le type d'ouvrage qui pouvait permettre à Pausanias (une fois rentré à Pergame par exemple) de compléter ses notes de voyage, forcément succinctes, et de trouver en particulier des informations précises sur l'obituaire de tel ou tel monument.

[85] *Av.* 395-399 : Ὁ Κεραμεικὸς δέξεται νώ ·/ δημοσίᾳ γὰρ ἵνα ταφῶμεν, | φήσομεν πρὸς τοὺς στρατηγοὺς | μαχομένω τοῖς πολεμίοισιν | ἀποθανεῖν ἐν Ὀρνέαις.

[86] F. Jacoby [n. 78], 136 (*ad* 370 F 4), en doutait cependant (sans qu'on voie bien pourquoi); de là probablement sa conviction que ce ne pouvait être la source de Pausanias (cf. p. 96 n. 11 du vol. *Noten*). Il paraît certes clair que l'ouvrage de Diodôros contenait beaucoup plus de détails sur les stèles; mais peut-être celui de Menéklès/Kallikratès, certainement postérieur (vers 200 : cf. Chr. W. Clairmont [n. 11], 32), était-il plus accessible ou plus commode, et pas seulement pour les monuments funéraires, puisqu'il traitait apparemment de la ville d'Athènes en général.

Décrit par Diodôros et probablement par d'autres auteurs à sa suite – puisque c'était à coup sûr l'un des plus importants du *Dêmosion Sêma* —, le monument des morts de 413 en Sicile n'existait vraiemblablement plus au IIe siècle de notre ère, détruit qu'il avait dû être lors de l'un ou l'autre siège de la basse époque hellénistique. Cela peut expliquer (sinon excuser tout à fait) l'erreur d'interprétation commise par Pausanias face à la stèle qui, entre autres théâtres d'opérations, mentionnait la Sicile. Cette méprise n'est certes pas aussi grave que celle, mémorable, qu'il a commise plus tard en croyant devoir attribuer aux Perses de Xerxès, contre toute vraisemblance historique, la destruction de la ville d'Haliarte, alors qu'en réalité, on le sait, il s'agissait d'un crime épouvantable des Romains dans la guerre contre Persée (comme l'a démontré voici cent ans M. Holleaux[87] dans un article dont il est peut-être permis, aujourd'hui, de regretter le ton excessivement critique, voire condescendant, à l'égard de l'auteur de la *Périégèse* mais dont la conclusion sur ce point particulier ne saurait être, si peu que ce soit, remise en question[88]). Il est à craindre, cependant, que l'on ait plus de mal à l'accepter, parce qu'elle risque d'apparaître comme une erreur incompatible avec la haute idée que l'on s'est forgée de Pausanias archéologue depuis un demi-siècle environ, non sans d'excellentes raisons d'ailleurs. On n'admettra pas aisément, en effet, qu'il ait pu fondre en une seule notice des éléments tirés de sa propre observation et d'autres empruntés à une source livresque qui décrivait en fait (*horribile dictu* !) un monument différent : car ce faisant, dira-t-on, ne devait-il pas redouter d'être tôt ou tard convaincu de mensonge par un voyageur qui, la *Périégèse* en main devant la stèle portant l'épi-

[87] *RPh* 19 (1895), 109-115 (= *Études d'épigraphie et d'histoire grecques* I, Paris 1938, 187-193).

[88] Cf. Chr. Habicht [n. 1], 99 et n. 14, qui ne conteste pas l'erreur de Pausanias, mais cherche à atténuer quelque peu l'impression fâcheuse laissée par le travail de Holleaux en montrant que les autres confusions imputées par ce savant au Périégète ne sont, en revanche, pas prouvées. Pour l'influence de Wilamowitz sur ce jugement négatif du grand épigraphiste français, cf. *ibid.*, 172 n. 39.

gramme, constaterait l'inadéquation non seulement du commentaire historique mais de la description elle-même, les noms des stratèges ne figurant pas – et pour cause – sur le marbre? Je pourrais me borner à répondre que notre auteur n'entrevoyait pas plus ce danger immédiat que celui d'être, en un lointain avenir, confondu sur la prétendue destruction d'Haliarte par les Perses, puisque, dans l'un et l'autre cas, on ne saurait le soupçonner d'avoir sciemment déformé la vérité. Mais il vaut la peine, à ce propos, de se demander si Chr. Habicht est fondé à défendre l'opinion que notre auteur avait comme but premier et fondamental de produire un guide à l'usage des touristes (tout en songeant par ailleurs à un autre public, ce qui aurait été la cause de l'échec au moins relatif que rencontra l'entreprise)[89]. Comme l'a relevé un recenseur de son *Pausanias*[90], en effet, les indices ne manquent pas, qui semblent montrer que cette œuvre s'adressait bien plutôt à des lecteurs en chambre, mais désireux de faire un jour le voyage de Grèce avec tout le bagage culturel que requérait un tel retour aux sources de l'hellénisme : en fait, bien davantage qu'un «Baedeker», la *Périégèse* paraît être une invitation ou, si l'on préfère, une préparation au voyage. Ce qui n'ôte rien à son intérêt (ni, est-il besoin de le dire, à sa valeur inestimable pour nous), mais permet de rendre compte, çà et là, d'une certaine désinvolture, dont l'évocation du *Dêmosion Sêma* offre des marques certaines, à tel point qu'il serait très abusif de parler ici d'une véritable description,

[89] [n. 1], 21 : "Pausanias wanted to kill two birds with one stone : he wanted to provide a reliable guide for travelers and to produce a literary piece that would entertain as it informed". Cf. aussi p. 28 pour les causes de l'insuccès.

[90] O. Lendle, *Gnomon* 59 (1987), 488 sqq. et notamment 490 : "Dennoch aber muss gefragt werden ob die «Absicht des Verfassers, einen Führer von der Art des Baedecker zu liefern», tasächtlich «unverkennbar» ist". Cet auteur estime, à juste titre selon moi, que (pour prendre cet exemple allégué en sens inverse par Chr. Habicht [n. 1], 22) l'excursus sur la peinture de Polygnote dans la *leschè* des Cnidiens à Delphes (X 25-31) se comprend beaucoup mieux s'il a été destiné à un lecteur privé du contact direct avec l'œuvre; même chose pour l'énumération des statues d'athlètes à Olympie (VI 1-18) et, ajouterai-je, pour les tombeaux du *Dêmosion Sêma*. Cf. aussi J.A.K.E. de Waele, *Mnemosyne* 44 (1991), 206 : "Die Periegese ist nicht als Touristenführung – der Leser hat die Monumente nicht vor Augen – sondern als Lektüre gedacht". De même M. Moggi [n. 96], 408-9.

respectant l'ordre topographique dans le dessein de guider le touriste d'un monument à l'autre le long de la route de l'Académie[91] : l'embarras des archéologues ne le montre que trop.

Plus surprenante, à la réflexion, que l'erreur de Pausanias est la docilité avec laquelle, sauf exception, les modernes lui ont emboîté le pas en dépit de l'invraisemblance fondamentale que comporte sa notice sur le prétendu monument de Sicile. Car il aurait dû apparaître depuis longtemps que l'épigramme paraphrasée dans ce passage – fort correctement du reste, selon toute apparence – ne pouvait pas s'appliquer à la catastrophe militaire de 413 où périrent des milliers d'Athéniens et au moins trois stratèges[92]. Pour un drame de cette envergure, c'est l'épigramme tout entière – et pas seulement un quart du poème – qui devait évoquer, en termes choisis, le courage et le malheur de tant de victimes. Les parallèles fournis par quelques textes du même genre, en particulier les épigrammes gravées sur les monuments de 447 (Hellespont) et de 446 (Coronée)[93], ne laissent aucun doute à cet égard. D'autre part et surtout, quel sens y aurait-il eu à dire de façon si catégorique, comme le faisait notre épigramme, qu'une seule stèle se dressait pour les morts d'Eubée et de Chios, ceux des confins du continent asiatique et de la Sicile, puisque l'on est obligé d'admettre, tout au contraire, que le monument des soldats tués en 413 se composait d'au moins cinq stèles (à raison d'une plaque environ pour deux tribus) et bien plus probablement du double ou du triple; car le monument que Mastrokostas a reconstitué avec vraisemblance à partir des éléments actuellement connus s'est avéré, à l'examen, nettement trop exigu[94] pour avoir pu recenser les trois ou quatre

[91] Voir ci-dessus p. 282 et n. 15.

[92] Pour le nombre des stratèges, cf. *supra* p. 294 et n. 51; pour celui des soldats, qui a fait l'objet de diverses estimations, cf. notamment M.H. Hansen [n. 66] : "Thus estimating the total number of citizens lost in the Sicilian campaign, I suggest that 10,000 is an absolute minimum".

[93] Pour ces deux documents, cf. *supra* n. 45 et 63.

[94] En effet, dans *IG* I³ (fasc. 2, 1994), sous le n° 1186, le regretté D.M. Lewis, tout en acceptant une date voisine de 410 pour ces deux listes appartenant certainement au même monument, assortit son commentaire des réserves suivantes : «Monumentum magnum 700-

mille morts au combat ou en captivité (estimation minimale) durant la seule année 413. Bref, il paraît clair que, comme après la défaite de Délion notamment (voir ci-dessus), on avait érigé un mémorial à part, et non pas un monument composite et déséquilibré, où une espèce d'appendice aurait été réservée aux quelques dizaines ou centaines de soldats tombés sur d'autres champs de bataille (et, qui plus est, en d'autres années de guerre).

Il faut donc se faire une raison : non seulement il ne subsiste aucun vestige assuré du monument funéraire sans doute le plus considérable du Céramique, «objet de toutes les convoitises»[95], mais la description qu'on trouve chez Pausanias ne le concerne que très partiellement (et contient sans doute une erreur en ce qui regarde l'étonnantre omission du nom de Nicias). Toutefois, et à défaut d'avoir compris, ici, ce dont il s'agissait, le scrupuleux et honnête – sinon toujours très perspicace – auteur de la *Périégèse* nous a conservé le souvenir d'un document historique de premier ordre, à savoir le mémorial de l'année 424, que probablement il n'aurait guère jugé digne d'être mentionné s'il avait deviné que cette stèle unique se rapportait à des péripéties plutôt mineures de la Guerre du Péloponnèse, au point que certains des épisodes auxquels l'épigramme fait allusion sont à peine signalés par Thucydide et même dans un cas – celui de l'Eubée – complètement

1200 nomina continuisse computavit Mastrokostas, qui urget id esse idem in quo Pausanias (I 29, 11) nomina illorum in Euboea, Chio, finibus Asiae et Siciliae (*sic*) occisorum inscripta esse dixit; hos in primis quattuor stelis, alios in quinta enumeratos esse censet. Quod fieri potest, si aliquos in Sicilia interfectos annis compluribus enumeratos esse sumimus. Attamen nomina plura in monumento cladem Siciliensem commemorante exspectes». En fait, sur la cinquième stèle ont très bien pu être gravés les noms de soldats non intégrés au système des dix tribus, ainsi des Platéens. Le monument pourrait se rapporter à l'année 411 et notamment à la bataille d'Érétrie, qui fit à elle seule au moins 500 morts du côté athénien (cf. H.M. Hansen [n. 66], 16 sqq.). Déjà Chr. W. Clairmont [n. 11], 195, a mis en doute que l'obituaire publié par Mastrokostas concernât la Sicile, en suggérant d'y voir quand même le monument décrit par Pausanias, mais seulement pour les morts de 412-411 en Eubée, à Chios et sur la côte de l'Asie Mineure...

[95] J'emprunte l'expression à N. Loraux [n. 3], 359 n. 42, chez qui elle s'applique au mémorial, très recherché aussi, de 431, correspondant à la cérémonie présidée par Périclès au terme de la première année de guerre (Thuc. II 34).

passés sous silence. L'utilité de Pausanias historien n'est donc nullement remise en question : elle existe jusque dans les erreurs les plus inattendues ou les plus graves qu'à l'occasion il a pu commettre[96].

[96] Sur Pausanias historien, voir maintenant l'important mémoire de M. Moggi, 'Scrittura e riscrittura della storia in Pausania', *RFIC* 121 (1993), 396-418. Je n'ai pu consulter jusqu'ici l'ouvrage de C. Bearzot, *Storia e storiografia ellenistica in Pausania il Periegeta* (Venezia 1992), dont certaines positions antérieurement exprimées ont suscité la critique légitime d'U. Bultrighini, 'La Grecia descritta da Pausania', *RFIC* 118 (1990), 282-305.

DISCUSSION

E.L. Bowie : I was most impressed by the elegance of Denis Knoepfler's solution to this problem in Pausanias. I have, however, two reservations.

One concerns the route by which this solution was reached. You take the view, following F. Jacoby, that Philistos would not have been used by Pausanias in the second century A.D., and so that he was using an intermediary. The availability of Philistos in the second century must remain a matter for debate. Pausanias cites him three times : here, at I 13.9 and at V 23.6. Neither the reference at I 13.9 nor that at V 23.6 is likely to come via the sort of intermediary you suppose, works as the Περὶ μνημάτων of Diodorus or Περὶ Ἀθηνῶν of Menecles and Kallikrates. One second century papyrus has been attributed to Philistos, an attribution Jacoby supports (*FGrH* 577 F 2 with commentary), and of course there may be more Philistos that we cannot recognize among our papyrus fragments of historiography. Philistos is known to Plutarch (*FGrH* 556 F 54, 55, 56, 59, 60), the writer Περὶ ὕψους (T 18), Theon (F 1, 6, 28, 51, 52) and Pausanias' near-contemporary Pollux (F 7, 23, 72-75). We are now more inclined to credit Pausanias with consulting his sources than when Jacoby wrote his article (Jacoby there, *JHS* 64 [1944], 40 n. 12, doubts Pausanias' consultation rather than availability of Philistos), and to my mind the onus of proof rests with those who wish to maintain that Pausanias did *not* use an author who was available to others of his age.

The second reservation concerns the degree of mendacity attributed to Pausanias by your hypothesis. When he says γεγραμμένοι δέ εἰσιν οἵ τε στρατηγοί he is, on your view, reporting not what he saw but what he has culled from a written source, and that is his only evidence that they were γεγραμμένοι. It is not formally contradictory to anything he says in this sequence, since he does not explicitly claim autopsy, but it seems to me to run counter to the implications of his reporting of the Cerameicos.

M. Moggi : I miei complimenti a Denis Knoepfler per la sua relazione acuta e brillante, che non dà affatto l'impressione di essere stata redatta nel brevissimo tempo di cui ha potuto disporre. Per quanto mi riguarda, mi limito a segnalare un caso nel quale Pausania è incorso in un errore analogo o per cattiva lettura di una iscrizione o per una lacuna già esistente sulla pietra al suo tempo. Si tratta del passo X 9, 5-6, relativo alla dedica a Delfi di un complesso monumentale realizzato in memoria di una guerra vinta contro Sparta. Noi conosciamo l'originale del testo epigrafico, che ha come dedicanti gli 'Αρκάδες (anche se l'etnico è conservato solo in parte) e che risale al IV secolo. Pausania, da parte sua, trattandosi di statue pertinenti sicuramente all'Arcadia (Arkas, Kallisto ecc.) e realizzate con il bottino conseguito a seguito di una vittoria sui Lacedemoni, non ha esitato a collocare la dedica in epoca arcaica e ad attribuirla ai Tegeati, in virtù – a quanto penso – della fama della forte ostilità e dei numerosi conflitti che caratterizzarono a lungo i rapporti fra questi due popoli.

U. Bultrighini : Anch'io trovo questa spiegazione brillante e molto ben argomentata. Per quello che riguarda l'idea che Pausania abbia attinto da una fonte letteraria, che parlava appunto del monumento per la grande spedizione di Sicilia, si potrebbe fare un'ipotesi aggiuntiva. Potrebbe essere qui un caso classico in cui la responsabilità non è tanto di Pausania che ha sbagliato (mal riferendo alla seconda spedizione di Sicilia quel che invece sembra doversi riferire alla prima), ma è di una fonte locale di carattere

diverso, cioè una fonte orale, 'immediata'; un ἐξηγητής, un informatore, un erudito del luogo, o un 'cicerone', che, come è psicologicamente ben comprensibile, poteva essere molto disposto a dare un'interpretazione per così dire più importante, legata a episodi storici di grande rilevanza che tutti conoscevano, a un monumento che, come Lei stesso ha notato, avrebbe dovuto invece insospettire per la sua relativa modestia Pausania e avrebbe dovuto portarlo a dubitare di un collegamento con un avvenimento di così ampia portata. Io penso che questa possibilità non debba essere esclusa del tutto, visto che ci sono altri casi in cui è forte l'impressione di trovarci di fronte non a una errata interpretazione di Pausania stesso ma alla ripresa immediata di un dato che gli veniva consegnato tale e quale da una fonte orale.

D. Musti : Trovo di grande interesse la proposta di Denis Knoepfler e meritevole di grande attenzione, anche se naturalmente occorrerà riflettere ancora un po' su una questione molto complicata. Molto opportuno mi pare il richiamo all'iscrizione sui caduti della tribù Eretteide dell'anno 459, che ha una latitudine geografica che almeno in parte è comparabile con quella dell'epigramma (τὰ ἐλεγεῖα) a cui Pausania fa riferimento. Mi par chiaro che proprio a carico dell'epigramma va posta l'espressione ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις τῆς Ἀσιανῆς ἠπείρου. La proposta di Denis Knoepfler ha l'interesse di eliminare il problema Nicia, la cui omissione per il 424 diventerebbe ovvia. Naturalmente, quanto alla difficoltà che comporta l'interpretazione tradizionale per collegare con la spedizione del 415-413 la menzione degli ἔσχατα τῆς Ἀσίας, e di individuare dietro questi un riferimento alla Ionia, risulta leggermente attenuata se le parole di Pausania sugli «estremi confini dell'Asia» derivano, come del resto sembrerebbe, direttamente dall'epigramma; e se quindi gli ἔσχατα τῆς Ἀσίας sono solo un'espressione letteraria, per sí adattabile persino alla Ionia, se cioè questi estremi confini dell'Asia sono solo un *pendant* letterario per la Sicilia, che a suo modo è ἐπ' ἐσχάτοις dell'Europa. Forse, dunque, nella rappresentazione letteraria e poetica dello

spazio mediterraneo, la Ionia, oppure un qualunque, a noi meno noto, teatro di battaglie, può valere come ἔσχατον τῆς Ἀσίας.

Se si accetta la proposta di Denis Knoepfler, la possibilità che l'errore di Pausania si fondi su una tradizione o identificazione orale ricorrente, e ispirata in qualche modo a un principio di *lectio facilior* – possibilità evocata nell'intervento di U. Bultrighini – si presenta come un eventuale complemento. Non esistono certo problemi per una informazione di Philisto sugli ἐλεγεῖα e sull'epigrafe, perchè nel passo pausaniano (I 29, 12) non è propriamente detto che Filisto abbia parlato della omissione di Nicia, ma solo delle 'colpe' di Nicia, e della diversità di conportamento di Demostene, che a Pausania spiegano l'omissione, nella lista degli strateghi, del nome di Nicia. Perciò non esiste un problema di precedenti di tradizione orale per Filisto.

F. Chamoux : L'interprétation proposée par Denis Knoepfler pour I 29, 11-12, est extrêmement séduisante : elle rend compte de la diversité des indications géographiques figurant dans l'épigramme, et en particulier elle explique d'une façon satisfaisante ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις τῆς Ἀσιανῆς ἠπείρου, dont on n'a pas trouvé jusqu'à présent la clef.

J'hésite néanmoins à le suivre pour les raisons que voici :

1) Son interprétation suppose que le monument était détruit, ou très ruiné, et que Pausanias en parle de seconde main, d'après un périégète antérieur, qui lui aurait fourni le texte (ou le résumé) des inscriptions, avec, peut-être, en outre, la référence à Philistos et l'explication de l'omission de Nicias parmi les stratèges. Or la rédaction du texte, depuis 29, 3, me paraît suivre un ordre topographique assez rigoureux : 3. τάφοι δὲ Θρασυβούλου μὲν πρῶτον (...), ἐπὶ δὲ αὐτῷ Περικλέους τε καὶ Χαβρίου καὶ Φορμίωνος. 4. Tombes des Athéniens morts au combat, κατὰ τὴν ὁδὸν ... τὴν ἐς Ἀκαδημίαν : les morts de Drabescos (...). 6. Ἔστι δὲ ἔμπροσθεν τοῦ μνήματος στήλη ... ἔχουσα ἱππεῖς. Puis des cavaliers thessaliens, καὶ πλησίον des archers crétois. Αὖθις δὲ, autres tombeaux d'Athéniens. 7. Ἐνταῦθα καὶ les gens de Cléonées, puis

la tombe des Athéniens qui combattirent contre Égine et des esclaves qui les accompagnaient. Ἔστι δὲ καὶ ἀνδρῶν ὀνόματα ἄλλων (...). 8. Ἐτάφησαν δὲ καὶ (...). 10. Καταλέξαι δέ μοι τούσδε ἐπῆλθεν (noms divers). 11. Κεῖνται δὲ καὶ (morts de Corinthe). Μετὰ δὲ ... στήλην ἐπὶ τοῖσδε ἑστάναι τὴν αὐτὴν σημαίνει τὰ ἐλεγεῖα κ.τ.λ. A la lecture, on a le sentiment d'un itinéraire, le long d'une route, κατὰ τὴν ὁδὸν ταύτην, qui aboutit à l'Académie. Bien entendu, on peut supposer que Pausanias a recopié tout cela, mais le procédé est si voisin de ceux qu'il emploie sur d'autres itinéraires (qu'il a certainement parcourus personnellement) qu'il est peu probable qu'il en soit autrement ici.

2) En ce qui concerne le *sêma* en question, les précisions données suggèrent que Pausanias a vu le monument. Il distingue: a) l'épigramme avec les noms de lieux; b) une liste de noms précédée par la liste des stratèges morts eux aussi au combat. Pausanias remarque que le nom de Nicias n'y figure pas. N'est-il pas vraisemblable qu'il a lu le nom de Démosthène, sans quoi il en aurait été pareillement surpris ? Pour rendre compte de cette omission, il ne fait pas appel à Thucydide (que tous ses lecteurs connaissent), mais à Philistos, dont le témoignage sur l'expédition de Sicile et donc sur le comportement des stratèges athéniens n'était pas familier à son public. Naturellement l'inférence relative à l'absence du nom de Nicias sur la liste funèbre à Athènes est due à Pausanias lui-même et non à Philistos : il la prend d'ailleurs à son compte dans sa phrase de conclusion, τούτων ἕνεκα κ.τ.λ.

J'incline donc à penser que le monument (ou les monuments voisins l'un de l'autre) était encore visible et que le Périégète y a lu l'épigramme et les listes de morts au combat. Quant à la date (413/2 ou 412/1) et à l'explication détaillée des mentions géographiques données par les ἐλεγεῖα (Eubée, Chios, les confins de l'Asie, la Sicile), je préfère rester encore dans l'expectative, tout en avouant que la solution proposée par Denis Knoepfler est élégante et cohérente. Mais elle remet en cause, sur un point sensible, la méthode de Pausanias qui, d'ordinaire, se fonde sur ce qu'il a vu et déchiffre lui-même sur place.

D. Knoepfler : Lors des Entretiens eux-mêmes, j'ai répondu brièvement à chacun des interlocuteurs. Il me paraît toutefois plus intéressant, dans cette réponse écrite, d'essayer de faire la synthèse des remarques et objections qu'a suscitées ma nouvelle interprétation de Pausanias I 29, 11-12, en y mêlant les réflexions que celles-ci m'inspirent.

Ce que je voudrais dire en premier lieu, c'est que si l'adhésion des uns, bien évidemment, me réjouit, la résistance marquée par les autres ne m'attriste nullement : il me semble tout à fait normal qu'une hypothèse qui, au-delà de l'intérêt qu'elle peut avoir pour le passage considéré, pose le problème de la méthode historique de Pausanias, ne soit pas acceptée sans de plus ou moins fortes réticences. Il m'importe aussi de marquer d'entrée de jeu qu'en critiquant le Périégète, mon propos n'est pas de jeter le doute sur sa bonne foi : cet auteur me semble fondamentalement honnête. Mais on sait que l'honnêteté ne met pas à l'abri des erreurs d'interprétation.

En l'occurrence, il se peut fort bien que notre auteur ait été fourvoyé par sa source immédiate, écrite ou – comme le suggère U. Bultrighini non sans vraisemblance – orale (de fait, il y a au moins une référence, dans cette description du *Dêmosion sêma*, à une tradition orale : cf. I 29, 14 et *supra* n. 7). A tout prendre, cependant, je préfère penser que c'est Pausanias lui-même qui a tenté de combiner le témoignage de l'épigramme avec la description faite par autrui du monument des morts de la grande expédition de Sicile, et a ainsi commis l'erreur que je crois déceler dans l'affirmation que cette inscription se rapportait aux événements des années 413 et suivantes. Bien que j'aie été enclin à admettre, dans le sillage de Jacoby, un intermédiaire entre Philistos et Pausanias, il n'est même pas exclu que le Périégète ait consulté directement l'historien de Syracuse, puisque E.L. Bowie nous rappelle opportunément que le texte de Philistos devait encore être accessible au IIe siècle de notre ère. Ce qui est sûr, c'est que Philistos n'est pas la source de Pausanias pour l'absence du nom

de Nicias dans l'obituaire de 413 : comme l'ont marqué aussi bien D. Musti que Fr. Chamoux avec toute la netteté souhaitable, cet historien n'a fourni au Périégète (ou, éventuellement, à l'auteur suivi ici par ce dernier) qu'un moyen d'expliquer cette étrange omission, qui était peut-être motivée tout différemment (à supposer qu'elle fût réelle, ce dont je crois que l'on a de bonnes raisons de douter).

Ai-je besoin de préciser que je suis particulièrement sensible aux réserves exprimées par mon maître Fr. Chamoux, qui a une longue pratique de Pausanias et une connaissance intime de ce livre I de la Périégèse ? Mais nos positions ne sont pas du tout aussi éloignées qu'il peut paraître de prime abord. Je pense comme lui, en effet, que la description du *Dêmosion sêma* repose sur l'autopsie : Pausanias a bel et bien fait le chemin allant du Céramique à l'Académie. Mais, de même qu'il a délibérément omis de mentionner bien des choses qui s'y trouvaient de son temps (car comment rendre compte autrement de son silence sur tous les monuments postérieurs au IIIe siècle avant J.-C. ?), il a de même voulu faire une place à certaines des tombes publiques qu'il ne pouvait plus voir en raison des profondes altérations subies par ce cimetière dès 200 avant J.-C. surtout. Comme dans d'autres parties des *Attika* (je pense notamment à l'évocation des 'petits dèmes' et de leurs cultes au chap. 31, qui tient davantage du catalogue littéraire que de la véritable périégèse), le poids de la tradition écrite me semble assez considérable dans ce chapitre. En ce qui concerne plus spécialement notre monument, on ne saurait raisonnablement douter que Pausanias put voir encore cette stèle portant une épigramme dont il a manifestement repris quelques expressions (D. Musti insiste à juste titre sur le caractère très probable de cet emprunt direct). Mais la mention de la Sicile l'a entraîné, de façon somme toute bien excusable, dans une mauvaise direction, et il a cru pouvoir rattacher à cette épigramme des observations faites par l'un de ses prédécesseurs (dont l'existence n'est pas douteuse) à propos d'un des plus célèbres *mnêmata* – mais dès alors disparu ou gravement

endommagé – de ce cimetière. Ce n'est pas la seule fois où Pausanias aurait commis une méprise en commentant des inscriptions pourtant vues par lui. A l'exemple très frappant que cite Chr. Habicht (*Pausanias' Guide to Ancient Greece*, 101: cf. *supra* p. 294 et n. 49), M. Moggi en ajoute un autre, qui n'est pas moins intéressant. Une étude plus systématique – qui est en cours à Sienne et à Genève – sur l'utilisation des inscriptions par Pausanias fera sans doute apparaître encore d'autres cas d'interprétation et notamment de datation erronée d'un monument épigraphique.